

CHAPITRE V

EXCURSION

SOUS

LES QUEUES

*Les tours dressées
sur l'étang,*

Les Queues émoustillaient
Les gamins enhardis,
Quand les taons titillaient
La vipère engourdie.

BGR

EXCURSION SOUS LES QUEUES

Le quai Aimé Lamy, qui suit la rue Wladimir Gagneur, fut pendant deux siècles l'objet de nombreuses implantations de petits artisans, accrochés face au soleil couchant à leur échoppe au bord de la Bienne ou dans les ruelles avoisinantes. Pourtant point de meuniers, ni de forges. La mémoire collective se souvient des noms typiquement moréziens de ces fabricants d'horlogerie et de lunetterie, soit dans la spécialisation en pièces détachées, soit dans le traitement de surfaces ou dans le négoce. À quelques rares exceptions près citées ci-dessous, les vétérans ont disparu et pour la plupart, leurs ateliers se sont transformés en logements. Toits de zinc, rouge ou gris, légèrement rouillés pour certains, recouvrent avec grâce les maisons aux façades roses, bleues et vertes des résidents cramponnés à la quiétude de leur quartier désormais silencieux. Il faut signaler les efforts de la Municipalité pour embellir le site. Les platanes participent à la sérénité des lieux. Ils ont retrouvé le charme de l'époque parfumée quand les crottins des chevaux de Lucien Lamy se ramassaient à la pelle pour les enfouir dans les jardins ouvriers en haut de la Citadelle, ou lorsque le cheptel de Jean Gamba éclaboussait le macadam de ses bouses fleuries. Les élèves du Lycée, qui cependant n'empruntent plus l'immense porte noire métallique du n° 35 (anciennement le n° 18), animent parfois les parapets du torrent mais s'échappent bien vite vers le Centre accueillant de la ville.

Le temps efface les souvenirs. La localisation des ateliers d'artisans est délicate pour les périodes antérieures à 1900. Joseph Rouyer, notre témoin du début du siècle précédent, n'est pas prolix dans sa description géographique. Il salue néanmoins dans le "quai des Jardins" la présence de "*Marcelin Girard*" et "*Léon Saugy*", fabricants de griffes, "*les Barelle Frères successeurs*" et "*Janvier*" dans la lunetterie.

En face de la passerelle sur la Bienne, la maison de maître située au n° 39 abritait Victor Malfroy, le fabricant de plaques émaillées. La descendance de Homère Roydor, praticien du négoce, l'acquiert en viager. Évitions la confusion avec leurs homophones "*Reydor*", également originaires de Bois d'Amont, dont l'histoire est sommairement évoquée dans le chapitre "Balade sous les viaducs". Le jardinet vieux de 70 années, attendant aux murs lisses de l'ENP, fut souvent le lieu théâtral où l'on venait prendre les photos bucoliques des mariages et autres communions solennelles des habitants du coin. Bientôt, le sapin planté en son centre fera de l'ombre au n° 37, petite villa isolée au fond de la cour où vécut dans sa jeunesse Gérard Vidonne, l'ancien libraire du n° 134 rue de la République.

Dépassons la triste et historique porte noire du n° 35, l'entrée de l'ENP par où les maîtres comme les élèves gravissaient les 230 marches pour atteindre les bureaux, ateliers et amphithéâtres. Dorénavant, ils sont accessibles à l'arrière des bâtiments par la rue Victor Bérard (1864-1931), portant le nom du Sénateur du Jura de 1920 à 1931 et président de la commission des Affaires étrangères du Sénat jusqu'en 1929, initiateur avec Louis Albert Odobey et Jules Monneret, de la création de l'"*École Nationale Professionnelle*".

Le LYCEE POLYVALENT VICTOR BERARD DE MOREZ

L'école d'horlogerie de Morez est fondée en 1855 dans les locaux de la Halle aux vins, mais elle doit fermer quelques années après par manque d'argent. En 1895 l'École Pratique d'Industrie est ouverte. En 1911 l'enseignement de la lunetterie y est ajouté (c'est la première école de lunetterie en France). En 1928, la section lunetterie devient l'École Nationale d'Optique et de lunetterie, habituellement appelée par les Moréziens "*l'ENP*" ou la "*Boite*" ou encore, en souvenir du passé, "*l'École Pratique*". De nouveaux bâtiments sont érigés au n° 18 du Quai Aimé Lamy en 1933 (modifié plus tard en n° 35 les élèves n'empruntent plus ce passage pour monter dans les étages).

En 1960 l'école devient Lycée Technique et Professionnel d'État Victor Bérard. Depuis plus de 50 ans, le Lycée Polyvalent Victor Bérard accueille et forme des élèves dans les domaines des Microtechniques, du Génie Optique et de la Lunetterie. L'internat héberge filles et garçons dans des espaces différents, du niveau BEP au niveau Bac (qu'il soit général, technologique ou professionnel).

Les sections de techniciens supérieurs intègrent les titulaires d'un Bac S (SVT/SI), STI GO/GM en option microtechniques. Le bac professionnel en 3 ans permet d'y accéder sous réserve de mention à l'examen. Les second cycle long ou court : à l'issue de la classe de troisième ou de Seconde, une orientation en Lycée professionnel ou Général et technologique est proposée.

Formations et diplômes préparés :

Second cycle court

- . BEP Optique Lunetterie

Second cycle long

- . BAC Professionnel Microtechniques en 3 ans
- . Bac Général Scientifique
(Option Sciences de l'ingénieur ou Sciences de la vie et de la terre)
- . Bac Sciences et Technologies Industrielles Génie Mécanique
(Option Microtechniques)
- . Bac Sciences et Technologies Industrielles Génie Optique

Sections de techniciens supérieurs

- . STS Conception et Industrialisation en Microtechniques
- . STS Opticien Lunetier (Formation initiale, continue et apprentissage)
- . STS Génie Optique Option Optique Instrumentale
- . STS Génie Optique Option Photonique

Au n° 31 du quai Aimé Lamy, on se souvient encore des "*Ets Bernard Poux*", des "*Bailly-Masson*" producteurs de lunettes en sous-traitance et qui occupent le rez-de-chaussée des maisons voisines. Les "*Ets René Mandrillon & Cie*", issus vers 1960 de l'association de deux René, Braize et Mandrillon, et de Joseph Nicolazzi, réveillent encore quelques souvenirs. Les gérants sont installés au n° 27 et fournissent des lunettes optiques et solaires, doublées or, nickel et matière plastique, comme l'indique l'en-tête publicitaire de la maison. L'exploitation continue quelques années à Saint-Pierre sous la direction de Gérard, fils de René, mais l'insuffisance de trésorerie met fin à l'entreprise vers 1982. La maison reprend vie plus tard sous le nom de "*Fielmann*" évoquée page 326 (Buffard la Doye).

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

L'ancienne "*Épicerie Lavenne*" est maintenant coupée en deux parties, l'une dédiée à une restauration "*Kebab*" et l'autre à l'"*auto-école Olivier Gauthier*" au n° 21. Franchissons l'embranchement de la rue de la Fontaine sans y entrer et prenons un bain de soleil dans l'harmonieuse courbure formée par les coquettes maisons colorées. Le restaurant "*La Terrasse*" au n° 17 s'est substitué à la "*Pension Bon Séjour*" tenue avec ordre par Elizabeth Beaud pendant des décennies après la Seconde Guerre Mondiale. Le n° 13, celui des "*Barbe Frères Sarl*" ne laisse pas indifférent. L'immeuble cossu impose le respect, bien que les derniers gérants, Jean Claude et Jean Barbe aient abandonné leur atelier de finition et leur bureau de négoce après clôture pour insuffisance d'actif en janvier 2006. L'atelier "*BS Polissage*" s'est activé au premier étage de 2005 à 2007 puis aménagé au n° 3 bis de la rue de la Tannerie où le nouveau local occupe deux personnes. La porte voisine s'ouvre sur le n° 11 où "*Le Barbenchon SAV*" jouit depuis quelques années d'une bonne réputation dans le dépannage du chauffage et de l'électroménager.

La liste des sociétés disparues s'allonge encore. Citons la "*Sarl Cislo*", dédiée à la lunetterie en général, qui prend place au n° 9 du quai en l'an 2000, puis quitte les lieux pour le n° 194 de la rue de la République où l'ombre de la "*SOCE*" plane encore. L'entreprise est radiée des fabricants lunetiers en mai 2008. Nommons aussi le n° 5, où les "marmottes pour voyageurs" de "*Marcel Joly*" puis de sa veuve, voisinaient avec les cartonnages et étuis pour l'optique. La spécialité de l'enseigne "*A. Joly, Successeurs*" avait déjà fait leur réputation au n° 151 rue de la République, sur les lieux de l'ancienne maison "*Arbez Sœurs*".

Le n° 1 du quai abritait vers 1954 l'atelier de René et André Cathenoz. Celui-ci a épousé la sœur de Maurice et Camille Huguenin auxquels les Cathenoz sont associés dans la société "*Huguenin-Cathenoz*". Ils reprendront la marque "*Labor*" de la "*Société Nicole*" du n° 144 rue de la République, avant de devenir "*Labor-Rac*". Après des périodes d'arrêt et de changements de divers petits artisans, le bâtiment abrite maintenant l'imprimerie du journal régional "*L'Indépendant du Haut-Jura*", implanté depuis 2003 après son transfert du n° 143 rue de la République où il était installé au premier étage, au-dessus du groupe de presse "*Le Progrès*". Cette publication très ancienne trouve ses origines en 1881 quand paraît la feuille de gauche anticléricale "*Le Patriote Morézien*", imprimée à Morez mais concurrencé par "*Le Petit Morézien*" dénommé aussi "*L'Écho du Risoux*".

Puis nous atteignons le bas de la rue de la Citadelle. Les aïeux évoquent encore la charge de la Garde mobile à cheval sur les grévistes moréziens, qui revendiquaient en 1930 un supplément de salaire. La ruelle, inaccessible à l'époque aux cavaliers, ne résonne plus de ces combats, mais depuis des décennies, les chuchotements des courroies, le trépigement des outillages et le chuintement des meules des artisans ne couvrent plus le ronflement des véhicules chargés des productions locales. Au pas lent des troupeaux de bovins qui empruntaient encore ce chemin après 1955, jetons un dernier coup d'œil aux vestiges de ces fabricants d'un autre temps.

En bas, la lunetterie "*Huguenin*", famille apparentée vers 1950 aux Cathenoz ci-dessus (ils avaient épousé deux filles Huguenin) était plus que cinquantenaire. Les traces historiques ont irrigué le quartier de l'Abbaye mais ont disparu aujourd'hui du répertoire des industriels de la ville. Plus haut, le long de la montée vers "*les Queues*", les "*Bailly sec*" s'inscrivaient aussi dans la lunette et le polissage. Ils étaient suivis par Hubert "*Bourdenet*" dans son échoppe nichée dans les flancs fatigués des maisons contiguës. Les "*Ets Metraz*" y élaboraient des gabarits, juste à côté des jardins ouvriers, disparus vers 1970 sous les pelles des bulldozers des constructeurs du "*Collège Hyacinthe Caseaux*". Le chemin sablonneux,

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

aujourd'hui goudronné et passant par la récente " *Salle Omnisport Intercommunale* ", appelée le " *Gymnase* ", conduisait à la ferme du douanier à barbe blanche Vuaillet dont les abeilles excitaient la curiosité des galopins de l'endroit. Au croisement avec la rue de la Fontaine, on signale vers 1900 l'établissement de " *Apollinaire Romand* " au n° 16 de la rue de la Citadelle. Il est spécialisé en "soudage de lunettes en tous genres".

Plus haut encore, Pierre Offner crée sa société vers 1941 sur le site d'une tannerie alimentée par une source privée. (La fontaine existe toujours). La " *Société Offner* " a longtemps œuvré au n° 19 dans la fabrication de charnières, vissages, incrustations plastiques et finitions de lunettes avant de déménager au n° 17 rue du Docteur Regad en 1978.

Mais il est temps de rejoindre le bas de la rude descente, non sans jeter un regard sur la fabrique éteinte des " *Guyon* ", posée sur les bords de l'étroit " ruisseau des Moines " qui traversait le lieu-dit " le champ aux Moines " avant l'édification de l'ENP. Puis celle des " *Bussod* ", alliés aux Offner par le mariage avec Philippe Bussod de Géraldine, la petite-fille du fondateur Pierre de la " *Société Offner* ".

Au-dessous, nous atteignons la " *SA Bourgeat* ", créée après 1914 sous l'appellation " *J. Bourgeat et Fils* " lorsque le fondateur quitte les " *Buffard-la Doye* ". C'est Roger, le fils du fondateur, qui prend la succession et anime la petite unité jusqu'à son décès en 1975. Sa fille Jacqueline continue l'exploitation pendant onze années. L'atelier est alors repris par Pierre Hibon en 1986. Vaille que vaille, celui-ci poursuit l'activité de fabrication de pièces détachées, mais la décroissance des commandes le conduit à rechercher un job complémentaire chez " *Bourgeois SA* " de Morbier où il travaille, tout en mettant la " *SA Bourgeat* " en veilleuse. L'arrêt de cette entreprise à la fin de 2008 signe le retour du gérant à son atelier.

Terminons notre circuit par les " *Brocard* ". Au pied de l'escalier, la rue de la Fontaine s'appelle toujours ainsi, alors que les margelles et les bassins de ce vénérable monument construit en 1843 ont disparu, au grand désappointement des lavandières du quartier. À la droite du n° 4, l'atelier d'un seul niveau ne rompt plus le silence des lieux, protégés par la masse imposante de l'ENP, mère des milliers de diplômés opticiens et mécaniciens formés en son sein depuis 1933. Cette école d'où les derniers soldats allemands de l'invincible Wehrmacht décampèrent le 3 septembre 1944, s'égayant par la rue de la Fontaine et rivalisant de vélocité pour éviter les tirs des troupes françaises postées sur la Roche au Dade.

Le passage sur la Bienne en face de l'École conduit directement à la rue du Docteur Regad (1814-1864).

Qui était ce notoire personnage à qui la ville daigna attribuer le nom d'une ruelle ?

LES REGAD

Le docteur Claude Gabriel Regad, "médecin des pauvres", doit sa réputation à son dévouement et son désintéressement dans l'exercice de son métier mais aussi pour ses opinions républicaines. Il est nommé Maire de Morez en août 1848, en remplacement de Nicolas Auguste Girod démissionnaire. Après sa désapprobation relative à l'insurrection ouvrière et bientôt son opposition à une République qui ne lui sied point, il est arrêté et

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

condamné à l'internement à Morlaix après le coup d'État du 2 décembre 1851. Il est cependant réélu au conseil municipal en 1855, présidé alors par Aimé Lamy.

Mais la mémoire collective s'est fixée sur les membres de la dynastie à travers Jules et Julien Regad qui créent en 1871 une société commerciale dont l'objet est "le commerce, la fabrication et la vente de branches de lunettes", excluant ainsi de leur business la vente de lunettes terminées. On les retrouve installés dans la rue de la Poste vers 1900 dans la société "*Jules Regad et Fils*", après un bain prolongé à l'usine de la "*Brasserie*" de la rue Wladimir Gagneur. La fabrique "*Julien Regad & Jeantet*" a aussi concouru à la réputation de la famille.

Depuis longtemps, le décours d'eau venant de la rue Victor Poupin a disparu du décor presque campagnard du quartier. Il passait sous la fabrique de lunetterie métal, animée par une roue à aubes en bois. Le bâtiment de quatre niveaux, aux numéros 21 et 23, ne refléchit plus l'écho du clapotement mou des courroies distendues qui visitaient les ateliers verticalement. Les murs y ont vu prospérer la dynastie des "*Buffard*", suivie de celle de la "*MGO*", dont la maison de distribution s'approprie le n° 17 jusqu'en 1968. L'établissement "*Radouan*" occupe les locaux pour pratiquer le montage des verres. Puis Victor Salino, associé à un certain Robbez, développe au n° 15 sa manufacture d'articles de lunetterie, spécialisée dans la fabrication de manchons. L'occupation du n° 4 par la société "*Plastilux*", anciennement "*Sarl Salino & Robbez*", précède une nouvelle implantation au n° 17 où le fils du fondateur, Jean Paul Salino (futur Maire de Morez en 1995 et réélu deux fois, en 2001 puis 2008) mécanise ses productions jusqu'à son transfert au n° 194 rue de la République. La "*Offner Frères Sarl*" intègre les surfaces libérées en 1979 puis les cède vingt années plus tard à la société "*Visio Lunetterie*", dirigée par Patrick Marcy et Patrick Villard, deux anciens collaborateurs des "Lamy Main d'Argent" ("*Lamy Fidéla*") situés dans la même rue. Ils déménagent en 2007 au n° 18 avenue Charles de Gaulle où nous évoquerons plus loin leurs débuts dans ce quartier des Lunetiers. La "*Sarl NPM*" (Nouveau Polissage Morézien) les remplace dans le "polissage dégraissage sablage en tous genres", que les dirigeants pratiquent avec succès depuis cette date. C'est à l'emplacement des ateliers d'origine des Salino que s'implantent successivement l'imprimerie "*La Biennoise*" (avant son installation dans la zone artisanale : elle avait été créée dans les années 1960 par E. Baxant en association avec d'anciens ouvriers de l'imprimerie "*ICHA*" de "*L'Indépendant du Haut Jura*"), puis l'"*Atelier de l'Email*" (numéro de la Poste : 171 rue de la République).

Pour rejoindre la rue de la République, nous pourrions couper au droit par la rue Merdeuse, ainsi désignée, Dieu sait pourquoi, par les générations précédentes. Nous l'éviterons, bien que son tracé en zigzag permette de "trabouler" dans une sente parfumée par les jardinets surannés qui le jalonnent. Ce raccourci permettrait il y a bien longtemps de rejoindre la "*Boulangerie Maillard*" ou le "*Cordonnier Borrego*", installés côte à côte au n° 173 rue de la République.

Déambulons plutôt vers la Place du Marché en remontant les premiers numéros de la rue du Docteur Regad. Les "*Arthur Masson*" dressent encore côté pair leur panneau publicitaire de sous-traitance, derrière le n° 4. Les "*Fils d'Aimé Lamy*" ont loué en 1988 un local au n° 9 côté opposé, (détenu initialement par "*Cottet Distribution*") pour y fabriquer des montures

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

métalliques. L'entrepôt du n° 7 appartient aux "Ets Bouveret" pour la vente de fuel, de charbon et des vins. Leur administration est installée au n° 32 route de Prémanon à la Doye.

Au bout de la rue, nous ne découvrons plus l'emblématique "*Hôtel de la Poste*" (dénommé auparavant "*Grand Hôtel de la Poste*"), tant sa notoriété et sa longévité en ont fait un fleuron de la cité. Son adresse précise est le n° 1 rue du Docteur Regad, mais l'indication fournie par l'annuaire des Postes la situe au n°165 rue de la République ! C'est un ancien relais de poste sur l'axe Paris Dijon Genève, la dernière étape précédant la Suisse. Avant l'arrivée du train, tant redouté par les vaches et les cochers de diligences, une lettre partant de la Capitale parcourait plus de 115 lieues pour atteindre notre ville. Les voyageurs, comme le courrier, se déplaçaient à la vitesse du cheval. À Champagnole, où s'arrêtait le train avant son extension vers Morez, "l'Impériale" conduite par "le Michel de la Malle" réalisait l'exploit de faire le trajet de trente kilomètres par tous les temps. On partait de Champagnole à 22 heures pour atteindre Morez à 1h du matin. Le retour Morez Champagnole par Saint Laurent débutait à 19h20 pour se terminer à 22h30... si tout se passait bien, conditionnant les horaires de la malle-poste vers Lons-le-Saunier à 23 heures !

Au point de convergence des rues débouchant sur la Place Henri Lissac, nous enchaînons un retour en direction du sud. À notre gauche, les Ets "*Lamy Fidela*" aux numéros 167 (logement patronal) et 167b (ateliers), conserverait le titre d'entreprise la plus ancienne de Morez. Les Jobez, premiers propriétaires jusqu'en 1849, revendent à Pierre Hyacinthe Lamy l'ensemble des locaux. Le parcours prestigieux de la dynastie des Lamy fait l'objet d'une longue évocation dans un chapitre spécial réservé à ces "inventeurs" infatigables de Morez. En face de la splendide demeure de caractère, rappelons la présence en son temps d'une patinoire puis d'un terrain de tennis où la famille Lamy s'entraînait, sacrifiés successivement sur l'autel de l'immobilier au profit de la "Résidence les Marronniers" au n° 154.

Souvenons-nous de l'étang des Queues

L'étang était à l'époque la propriété des Lamy. La prise d'eau, destinée à fournir l'énergie à une turbine haute pression dans l'usine située en contrebas, est située au droit de la montée très raide de la rue de la Citadelle. L'exploitation est interrompue lorsque la décision est prise de construire l'École Nationale Professionnelle Victor Bérard sur le "champ aux Moines", sur la rive gauche du ruisseau "le moine". L'étang des queues est abandonné à sa solitude, peu à peu entouré par les broussailles touffues et envahi par les salamandres, crapauds et libellules. Les vipères et les bêtes à cornes du fermier Gamba fréquentaient aussi le bassin mélancolique. Il disparaîtra avec l'érection de la Tour des Muguettes dans les années 1970.

À suivre

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

*Lamy Fidéla
vue depuis la rue Docteur Regad*



Photo Bernard Gabriel-Robez

*Lamy Fidéla
entrée au 167b rue de la République*



Crédit photo Roland Gabriel-Robez

*Lamy Main d'Argent (Fidéla)
167 rue de la République Morez*



Crédit photo Roland Gabriel-Robez

LES LAMY FIDELA

L'histoire des Lamy débute aux Rivières, dans le moulin des Caseaux. Celui-ci est situé au confluent du Bief de la Chaille, du Sagy et du Gouland. Ces trois ruisseaux se réunissent avec la Biennette au pied du Mont-Fier à proximité de la tuilerie construite par Pierre Hyacinthe Caseaux. Ils forment, grossis des eaux du Bief de Rebats, le torrent de la Bienne qui traverse la cluse de Morez avant de recevoir celles du bief de Trélarce et de l'Évalude. Tous ces débits, compensés par de fortes dénivellations et des vallées plus ou moins encaissées favorisent l'édification de petits barrages, pratiques pour la mise en rotation des rouages à augets "en-dessus" ou sur le côté.

C'est dans ce décor champêtre et montagnard que Pierre Hyacinthe Lamy (dit "Piarret") fait ses premiers pas d'artisan novice. Il débute dans l'ancienne clouterie de son parrain Pierre Hyacinthe Caseaux. En 1796 ce dernier y a installé sa fabrique de lunetterie et formé le filleul qui complète son apprentissage à Genève. Son père, Jean Baptiste Lamy, participe aussi à la confection des premières lunettes sur le territoire français, sous la férule du maître des lieux. Après son décès en 1808, le fils cadet ne tarde pas à quitter le moulin du Bief de la Chaille. En 1813 il s'installe sur le Bief des Rebats dans un bâtiment désigné sous le nom de "*la Fabrique*". La première souderie hydraulique des environs de Morez naît à cet endroit devenu historique mais dont il ne reste plus rien ! L'endroit est pourtant difficile d'accès pendant la saison hivernale, mais elle se situe à quelques centaines de mètres de la ferme des "Michaud" des Arcets, située sous "la roche de Tiavy" sur le "chemin des Charrières". Eux-mêmes sont certainement propriétaires du "moulin des Rebats". Celui-ci est alimenté fort judicieusement par un étang dédié au stockage nocturne de la réserve d'eau nécessaire aux besoins de l'installation durant la journée.

Or la même année Pierre Hyacinthe Lamy épouse Anne Thérèse Michaud des Arcets, pauvre comme ses parents cultivateurs. La famille Michaud n'échappe pas à l'engouement pour ce travail hivernal. La demande croissante en main d'œuvre locale implique peu à peu tous les habitants du lieu. Ils embrassent tôt ou tard le métier de lunetier, formés les uns après les autres par les élèves du maître. On sait qu'il a appris les premiers rudiments à Célestin Romand. Celui-ci a transmis ses connaissances pratiques à François Désiré Guillaume et à ses enfants Olivier, Séraphin et Jules. La grand-mère de Roger Prost-Romand, animateur bénévole à 86 ans du Musée de la Flore à Longchaumois, allait chercher des lunettes à monter à domicile avant la guerre de 1914-1918. D'autres auteurs (Michel Bussod et Michel Jean-Prost, Joseph Rouyer) ont énuméré avec précision la multitude des ouvriers qui apprirent les rudiments puis le savoir-faire lunetier dans "*la Fabrique*" où les Bailly Comte, les Forestier, les Vuillet, les Prost-Cruchet, les Mayet-Chappuis et d'autres Lamy y ont laissé leurs empreintes.

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

Lors de la mise en route en 1819 de la maison de vente de Pierre Hyacinthe à Morez, la direction de l'atelier des Arcets est confiée à deux associés, ses propres frères Joseph Augustin et Jean Célestin. Un autre membre de la fratrie, Jean Baptiste - un de plus ! - se met au service de l'Empire. " Aux Fuyants ", Claude Joseph Lamy, un cousin germain du maître, avait installé en 1828 une autre souderie pour ses fils Pierre Aimé et Claude François Lamy. Selon Joseph Rouyer, elle fut longtemps attribuée à tort à Jean Baptiste Lamy (Piarret).

Mais les nuages s'amoncellent sur son entreprise. Des difficultés financières polluent son envolée industrielle. Des saisies immobilières, liées à des plaintes de négociants suisses, le gênent et perturbent sa gestion. Pour échapper à la faillite, il se sépare en 1824 de quelques dizaines d'arpents de terres dont la recette ne suffit pas à détendre la pression de ses créanciers. Il s'associe alors en 1825 à Jean Félix Bourgeois, riche propriétaire morézien et marchand horloger pour lequel il fabrique des montures de lunettes. Bourgeois détient seul le droit de signer, vendre, recouvrir les créances et tenir la comptabilité de l'affaire. Bien qu'elle soit envisagée pour une décennie, la Société dure trois années. Elle est dissoute par consentement amiable à l'automne 1828. Dans cette opération, les Bourgeois ont plus que doublé la mise initiale et le stock reconstitué des Lamy autorise la poursuite de l'activité.

Après un bref aller-retour à la foire de Beaucaire où il promeut sa production jurassienne, Pierre Hyacinthe Lamy lie son activité à celle de Pierre Cyprien Lacroix, natif des Rousses et marchand horloger à Morez. Sur les plateaux du Haut Jura, le métier d'horloger s'impose plus tardivement mais son jeune fils, Jean Elie Lacroix, est placé en apprentissage horloger à Bellefontaine. Il devient négociant. Les deux associés apparaissent en 1828 dans le répertoire de quatorze " fabricants d'horloges et tournebroches de la cité ". Ils font partie du groupe initial des établissements horlogers issus de la clouterie. En 1833 l'alliance a réussi sa croissance au profit surtout de Pierre Hyacinthe Lamy. Il possèdera à son décès en 1852 plus de 60% du capital dans la société "Lamy et Lacroix" de Morez, créée officiellement en 1846 devant le notaire Gabet.

Pierre Cyprien Lacroix participe avec énergie à sa deuxième activité et en 1832, il se distingue parmi les premiers négociants fabricants dans l'horlogerie et la draperie. La prospérité des Lamy se renforce en 1842 lors du mariage de la fille Anne Virginie avec son associé Jean Elie Lacroix. Celui-ci est un inventeur doué. Il dépose plusieurs brevets dont certains portent sur des perfectionnements de confort des horloges comtoises. Les deux patrons se partagent judicieusement les tâches. Habitué au négoce, le beau-fils prend en charge les ventes sur la région parisienne où il installe une succursale "Lacroix et Lamy" au n° 40 rue Meslay à Paris à partir de 1850.

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

C'est en 1833 que les Lamy transfèrent l'essentiel des moyens de la fabrique vers le Haut de Morez. L'atelier des Arcets est alors occupé par les Forestier, proches des Michaud. Les frères Morel, au carrefour des chemins des Arcets et des Rivières, y fabriquent des pince-nez. Puis c'est Émile Colin, lunetier des "Fuyants", qui loue le local en 1902 à un certain Ecuyer pour y produire également les mêmes articles.

L'usine, dite de "l'Abbaye", qui accueille les Lamy, est voisine du magasin de la firme. Elle est implantée aux numéros 23-31 rue Émile Zola. L'atelier dispose en 1842 d'un ordon de trois marteaux et de deux fours chauffés à la houille. Il est capable de fabriquer des pièces d'horlogerie, des mètres en cuivre et des lunettes en acier.

Les monteurs de lunettes avaient tenté de limiter leur dépendance vis-à-vis des producteurs de verres optiques qui disposaient de moyens importants pour les mettre en œuvre. En 1835, "Lamy et Lacroix" signe un contrat avec un opticien parisien, Pierre Combey, dans lequel ce dernier s'engage à former des praticiens à cette technique. Première entreprise à industrialiser les lunettes à Morez, la société est autorisée en 1836 par le Préfet à établir une fabrique de verres. Elle devient effective en 1842. Honoré Bailly fournit les outillages mécaniques pour le taillage des verres, en remplacement du taillage et polissages manuels créés par Combey. D'autres fabricants tentent l'aventure, comme les "Jacquemin", mais en 1846 les "Lamy et Lacroix" sont les seuls à poursuivre le façonnage des verres grâce aux moyens importants mis en œuvre à Morez le Haut.

Forts de leur réussite, les Lamy construisent un nouveau bâtiment en 1853. Il est terminé en 1855 à la mort de Pierre Hyacinthe Lamy. Les deux frères Victor Aimé Célestin et François Alphonse Lamy reprennent la direction de l'entreprise paternelle, devenue la plus importante de Morez. Elle occupe déjà 500 ouvriers dont 300 pour l'horlogerie et 200 pour la lunetterie, hormis le personnel de "l'Abbaye". La diversification tente les nouveaux dirigeants. Une petite entreprise de couteaux vivait à Morez depuis le début du siècle. La qualité laissait à désirer. En 1841, un chimiste lyonnais, le baron Henri Ruoltz Montchal dépose un brevet relatif à un procédé industriel d'application de l'argent sur tous les types de métaux. Le fils aîné des Lamy, Victor Aimé Célestin, parvient à convaincre son père de se lancer dans la fabrication de couverts, de tables en métal argenté et dans l'orfèvrerie par galvanoplastie. Il utilise le procédé du baron et d'"Elkington" à qui il achète le droit d'utiliser son brevet en partenariat avec "Christofle". Le site de l'Abbaye investit à fond dans cette technique d'avenir. Des presses et les outillages sont mis au point. Il faudra douze années d'essais et des centaines de prototypes pour adopter les modèles de couverts définitifs. Des bains de traitements électrolytiques sont implantés. Du personnel est embauché et formé aux nouveaux procédés. En 1863 "la manufacture de couverts et d'orfèvrerie en maillechort doré et argenté" emploie 70 ouvriers. Les succès commerciaux tant dans la

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

fabrication, le négoce de la lunette que sur les produits d'orfèvrerie propulsent les "*Lamy Lacroix*" au sommet de la gentry industrielle de la région.

Pierre Hyacinthe Lamy avait acquis l'Hôtel Jobez au n° 167 rue de la République, où Bonaparte y avait logé pendant la Révolution. La fabrication des Arcets se poursuivait sous l'égide de son frère Jean Célestin mais les ateliers sont trop éloignés de Morez, centre commercial. L'accès du hameau est difficile. Il y neige plusieurs mois dans l'année. Elle recouvre les blés en août 1813, et en 1833 elle tombe déjà en septembre, immobilisant les paysans dans les fermes. Les activités de lunetterie et d'horlogerie sont donc transférées dans les communs de l'immeuble transformés en ateliers de fabrication. Le pommeau de la porte d'entrée représente une main argentée en souvenir des produits d'orfèvrerie. C'est pourquoi on dit encore "chez les Lamy Main d'Argent". Aimé Lamy et Elie Lacroix fondent la Société en nom collectif "*Lamy et Lacroix*" dont l'objet est, à travers les deux sites de production de Morez, d'alimenter les deux centrales de vente indépendantes de Morez ("*Lamy et Lacroix*") et de Paris ("*Lacroix et Lamy*"). Pour cela on entreprend dès 1858 la construction d'un nouvel atelier à "*l'Abbaye*" et d'un barrage sous le Pont des Douanes. Mais des litiges entre riverains provoquent l'abandon de l'une des roues hydrauliques et conduit à son remplacement en 1863 par une machine à vapeur qui fournit la force motrice complémentaire à celle de la turbine entraînée par les eaux de la Bienne. On l'installe dans un local construit spécialement, chapeauté par une haute cheminée qui domine le haut de la ville.

Victor Aimé Célestin Lamy est devenu un important personnage. Pendant cette période faste, il est devenu par Décret Impérial le Maire de Morez du 24 juillet 1852 au 23 septembre 1870 après l'écroulement de l'Empire. Sa réussite dans cette fonction le présente comme le plus important dynasteur de l'arrondissement de Saint-Claude. On le décore en 1861 de la Légion d'Honneur. Les Moréziens lui doivent beaucoup. Juste après son élection le Conseil Municipal entérine la proposition de la Chambre Consultative des Arts et Manufactures (créée en 1852 et groupant les industriels de la ville) d'organiser une École d'Horlogerie "en petit", c'est-à-dire des montres. En 1854 "*Lamy et Lacroix*" participe à la souscription de fonds pour près de 10% de la somme requise. Une vingtaine d'ouvriers est employée à ce travail minutieux. Mais les difficultés financières s'accumulent et les soutiens renoncent. La Ville se résout à sa fermeture en 1862. Pourtant la société "*Lamy et Lacroix*" poursuit la vente de montres fabriquées par Charles Laethier avec qui elle est associée depuis 1862. Cette collaboration prendra fin en 1888. En 1862 Aimé Lamy installe les écoles communales de filles au premier étage de la Halle aux Vins (Hôtel de ville). Le Certificat d'études s'impose en 1866.

Le Maire bâtisseur fait édifier les nouveaux quais dans la ville, dont celui qui porte son nom le long de la Bienne. Il y fait planter des platanes dont certains "tiennent encore le coup" aujourd'hui. Des rues sont ouvertes, des

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

trottoirs aménagés. C'est encore lui qui ordonne l'installation de l'éclairage public avec les réverbères à gaz. À Paris, le Préfet Rambuteau l'avait précédé vers 1840, mais il comble ce retard dès son élection en 1852 ! L'usine de production de ce gaz est située à l'entrée gauche de la route conduisant à la Mouille et les réseaux de distribution sont construits en 1866 et disparaîtront dans les années 1975. Le pont de l'Hôpital est construit en 1855. Se substituant aux tuages clandestins, un abattoir est réceptionné en 1861. On redresse la Bienne depuis ce bâtiment jusqu'à la Place du Marché (Henri Lissac), qui recouvre maintenant la rivière en provenance de la large cascade bouillonnante, à côté de l'"*Hôtel de la Poste*".

Le Maire manufacturier fait réaliser en 1854 la construction du chemin Pont du Curé-Cimetière à travers ... les Champs Lamy. Il agit en 1867 pour soutenir le projet de ligne de chemin de fer entre Champagnole et Morez, sans laquelle l'industrie du Haut Jura et de Morez serait mise en péril. La cité souffre de l'isolement et de la difficulté de l'approvisionnement en charbon et autres matières premières. L'influence du magistrat, qui préside le Conseil d'arrondissement de Saint-Claude, ne suffit pas à convaincre les opposants. Sa démission refusée, grâce à une pétition citoyenne, enclenchera le processus victorieux de la décision favorable à la ville. Aimé Lamy qui décède en 1889, ne verra pas le début des travaux qui se termineront en grande pompe en 1900.

L'entreprise du notable est passée rapidement de 500 à 1200 travailleurs en 1860. C'est une affaire à deux têtes avec deux centrales de vente indépendantes, l'une à Paris, l'autre à Morez. Les approvisionnements sont réalisés auprès des magasins moréziens. 70 personnes sont employées à l'Abbaye, dédiée à l'orfèvrerie et à la taille des verres en 1863. La lunetterie et l'horlogerie bénéficient d'un nouvel atelier érigé à côté du bâtiment patronal auquel il est relié par une passerelle toujours en place aujourd'hui. La commercialisation des produits par la maison de Paris est un atout essentiel et participe considérablement au succès des deux entités. L'autorité de Aimé Lamy sur la création, la fabrication et le placement des productions, quoique difficile eu égard au handicap géographique de la cité, rend prépondérantes les branches lunetterie et horlogerie conduites par le maître des lieux.

La Maison "*Lamy et Lacroix*" est très diversifiée : lunettes métalliques en acier et maillechort, pince-nez, verres de lunettes, étuis et accessoires de vue, horlogerie d'édifice et de "comté", montres, jumelles, longue vue, appareils de mesure variés tels les thermomètres, boussoles, compas, ...et beaucoup d'autres, dont certains modèles ne font l'objet que d'un négoce. Le catalogue de 1877 présente des réveils, pendules et régulateurs ... et l'orfèvrerie dont le déclin s'amorce dès 1870.

Car la concurrence est féroce. Les appuis politiques d'Aimé Lamy disparaissent avec la fin du Bonapartisme. Il réduit les investissements dans ses

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

usines et plus gênant encore, il n'associe pas ses deux fils à la gestion de l'affaire. La mort d'Elie Lacroix provoque la dissolution de la société "Lamy et Lacroix" le 19 mai 1881. Pierre Victor Lacroix et son frère Victor poursuivent l'œuvre paternelle en fondant le 1^o janvier 1882 la société "P. et V. Lacroix-Lamy". Mais elle fait faillite en 1891.

Lors de la disparition d'Aimé Lamy en 1889, il faut fermer l'usine de "l'Abbaye" et la brader progressivement en petites unités à divers artisans. Alexandre Lamy reprend le flambeau avec son frère Emmanuel. L'affaire se poursuit dans les communs des locaux du n° 167 rue de la République sous le nom de société "les Fils d'Aimé Lamy" (FAL). L'aîné s'installe à Genève et l'entreprise reste sous la seule propriété du cadet Alexandre dès 1918 jusqu'à son décès en 1920. Après la Grande Guerre, les ambitions se réduisent à la vente d'horloges et de lunettes sous la marque "A. L." (Alexandre Lamy). La fabrication des pièces détachées est sous-traitée. Le montage est réalisé à domicile. Trois employés et deux ouvriers forment la totalité de l'effectif. Est-ce la fin ?

La société est reprise ensuite par sa veuve, née Marguerite Jeantet, et son fils Gabriel Lamy, aidés vers les années 1930 par Pierre et Françoise ses deux autres frères et sœurs. Après la seconde guerre mondiale, la Sarl concentre ses activités sur la fabrication des lunettes en plastique sous la marque "FIDELA" (issue de l'association des mots Fils Des LAmY). Vers 1970, la production est élargie aux montures en métal doublé or. Au cours de la décennie, la firme se transforme en Société Anonyme. Elle installe en 1974 un Groupement d'Intérêt Économique "ODO FIDELA Associés" et constitue une structure de vente commune avec la Société "ODO" implantée à Morbier. En 2009, la SA "Morbier Bois", qui acquiert "ODO" en 2005, reçoit toujours du courrier destiné au GIE ! En 1983, Gabriel Lamy prend sa retraite après avoir dirigé son entreprise pendant 62 années. L'aura du grand industriel brille toujours sur la ville et ses institutions. Ses écrits ("*Maxime Dalloz, Chronique jurassienne 1884-1932*"), sa pugnacité pour la défense de la localité et de son affaire, sa présidence de la Chambre Syndicale de la lunetterie en sont les témoignages les plus admiratifs.

En 1988 "FIDELA" développe sa fabrication de montures métalliques au n° 9 rue du Docteur Regad, dans un atelier loué, situé vis-à-vis du bâtiment patronal. Il appartient à la Société "Marius Morel SA" qu'elle détient depuis la fusion avec la firme "Cottet SA". Elle reprend aussi l'entreprise "Prost-Boucle" de Montmorot. En 1991 la Société fabrique sous les marques "Fidela" et "Alexandra" des lunettes optiques et des lunettes de soleil. Les ventes représentent à la fin du siècle 30 à 35% en montures plastiques et l'exportation dépasse les 66% du chiffre d'affaires total.

2005 est l'année de la casse de la lunette française. Les licenciements se multiplient dans le Haut Jura en particulier chez le concurrent "L'Amy". Les productions s'envolent vers la Chine. Toutes les entreprises sont touchées.

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

Après 25 années dans la société, Patrick Marcy et Patrick Villard décident de quitter le navire pour créer leur entreprise de sous-traitance "Visio Lunetterie" en février 2007.

En 2009, "Lamy Fidéla" est dirigée par Dominique Lamy (PDG) et Jérôme Lamy (DG), un descendant des "Lamy Jeune". Les augures pensent avec raison que la stratégie exportatrice vers les pays d'Orient est la bonne. Aujourd'hui encore, dans la ville assoupie mais vigilante, la dynamique mais discrète et plus que centenaire Société est toujours en place au n° 167 bis rue de la République de Morez.

*L'AMY
N° 216 rue de la République*



*Usine Auguste Lamy
n° 11 rue Wladimir Gagneur*



Photos Bernard Gabriel-Robez

La Bienne vue du Pont Victor Poupin et L'AMY au loin



LES L'AMY

Les Lamy sont si nombreux sur le territoire français que la recherche des origines lointaines de chacune des familles est quasiment insurmontable. Concernant la lunetterie et l'horlogerie, il convient de se plonger dans l'histoire locale du Haut Jura et plus particulièrement dans le fief fondateur de la lunette, celui de Pierre Hyacinthe Caseaux. C'est au Moulin des Rivières que l'ancêtre y forme son filleul Pierre Hyacinthe Lamy et d'autres encore comme Louis Félix Lamy dont l'histoire vous est contée.

Son père, Prudent Jean Baptiste Lamy serait originaire des Rousses vers 1745. La commune est assez étendue et comprend la rive droite du Bief de la Chaille. Elle couvre aussi le hameau des Rivières, le lieu où serait né Louis Félix. L'imbraglio relatif à sa filiation avec un autre Jean Baptiste né dans le même secteur n'est pas démêlé, d'autant que ce dernier prénom est adopté dans plusieurs familles homonymes et collatérales. Il convient donc de passer sous silence cet aspect négligeable de l'histoire... bien que chaque famille cherche à hisser sur leur maison, le drapeau des premiers pionniers "créateurs" de la lunette à Morez. Leur notoriété en dépend ! Pour notre part nous retiendrons que les "cousins Lamy" sont des artisans géniaux dont l'esprit entrepreneurial a porté Morez au sommet de la technique lunetière au cours des deux siècles suivants.

D'abord artisan actif aux côtés des Caseaux et aidé par son beau-frère Emmanuel Baud, Louis Félix Lamy développe sa fibre commerciale en parcourant les foires du Jura. Celle de mai à Morez est tout naturellement le point de départ de son action. Son épouse Jeanne Marie Baud, aubergiste dans le bourg, joue un grand rôle dans les négociations avec les rouliers de la région. Si les colporteurs avaient la part belle dans ce mode de vente, les fabricants recourent très vite à leurs propres démarcheurs. Mais Louis Félix se lance dans le commerce en Suisse et en Italie en 1810. Comme plus tard le feront les patrons eux-mêmes, il se transforme en voyageur de commerce. Il profite de l'engouement naissant pour les articles optiques et autres accessoires, sources de profits supplémentaires qui rentabilisent ses déplacements et améliorent les revenus de sa société "*Louis Félix Lamy*".

Après son décès, l'un de ses fils Elie Marcelin Lamy reprend le flambeau paternel, poursuivant la lente ascension de la firme. En 1837, il collabore avec les trois fils Joseph Aimé, Jean François et François Désiré Reydor. Ces marchands horlogers réputés sur la place souhaitent se diversifier. L'accord cesse rapidement en 1838. Les trois enfants de Louis Félix (Elie, Marie Sylvie et Jules Constant) créent en 1846 la Société commerciale en nom collectif "*Lamy Frères*" dont l'objet est "la fabrication et la vente de lunettes à tempes". L'expansion de la maison Lamy se poursuit avec succès en

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

concurrence avec celle des Lamy Lacroix et des frères Reydor. Elle emploie en 1857 près de 250 personnes dont 150 pour les lunettes.

A la mort de Elie Marcelin Lamy en 1859, son fils aîné Auguste Lamy (1843-1892) donne un élan nouveau à l'entreprise en apportant des changements notables dans ses réseaux de vente. Il se lance dans l'exportation aux antipodes où ses montures sont gratifiées d'un " Certificat of Merit" à l'Exposition Internationale de Sydney en Australie en 1879. Elles sont également honorées l'année suivante à Melbourne. Il développe de nouveaux produits, pince-nez et lunettes en métal. Pour les fabriquer il innove en 1882 et 1883 dans la construction d'une nouvelle usine entièrement consacrée à la fabrication des lunettes. Les bâtiments sont érigés aux numéros 11 et 13 rue Wladimir Gagneur.

L'introduction des génératrices électriques rend bientôt les roues à aubes obsolètes. C'est une première à Morez. Contrairement à beaucoup d'autres artisans qui utilisaient l'énergie de la Bienne pour actionner leurs machines, Auguste Lamy n'hésite pas à faire aménager un bassin de retenue (l'étang des queues) à 90 mètres au-dessus de l'usine et une conduite forcée alimentant une turbine hydraulique haute pression qui assure l'énergie rotative. Une dynamo est utilisée pour l'éclairage des locaux. Prévoyant, Auguste Lamy investit un moteur à gaz qui fournit l'énergie en cas de sécheresse.

Peu avant son décès, Auguste crée la "*Société Auguste Lamy et Fils*" pour ses quatre fils Etienne, Jean, Georges et Julien. En attendant leur majorité, sa veuve poursuit l'activité avec un ami, Henri Lissac. En 1900 la décision est prise de reprendre la société concurrente "*Désiré Lamy Fils*", toujours fidèle depuis l'origine à sa vocation lunetière et à son atelier des Arcets. La diversité des techniques employées par cette petite entreprise se révèle très intéressante pour la Société "*Auguste Lamy et Fils*" dont l'effectif grimpe à 30 employés après intégration et arrêt presque total du travail à domicile.

Mais de 1914 à 1918 l'usine met en veilleuse son activité lunetière et se transforme en fabrique d'armes vers la fin de la guerre pour les besoins de l'Armée. Le calme de l'entre-deux guerres autorise la remise sur pied de l'industrie de la lunette. En 1927 le deuxième fils d'Auguste, Jean Lamy devient gérant de l'entreprise transformée en "*SARL Auguste Lamy Fils*". L'année 1930 voit le transfert des fabrications à Bourg-en-Bresse dans l'Ain où l'oncle de la famille a tenté une implantation d'usine. Cette délocalisation, la crise de 1929, les conflits sociaux, la guerre 39-45, ont affaibli l'entreprise qui court vers une quasi disparition. Jean reste seul et pratique une petite activité de négoce pour éviter l'asphyxie. Cependant Robert Lamy, le premier fils de Jean, la ressuscite dès 1945.

UN ENTREPRENEUR POUR MOREZ

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

Fils de Jean, le continuateur du capitaine d'industrie Auguste Lamy (maire de Morez entre 1886 et 1892 et instigateur du monumental Hôtel de Ville de la cité), neveu d'un Centralien de renom dirigeant les usines de constructions aéronautiques Morane Saulnier, Robert, né en 1926, était prédestiné à une belle carrière d'industriel.

Le redémarrage et les constructions

Comme beaucoup de Moréziens, il termine ses études à l'École Nationale Victor Bérard (ENP). Après un stage d'une année chez un opticien à Paris, il se résout à rejoindre son père à 18 ans, qui le convainc de reprendre le flambeau de la firme, éteint pendant la guerre. Conscient de l'importance d'un marché potentiel certain, il aborde ce challenge avec un copain de classe, une employée de bureau à mi-temps et des conditions difficiles : des outillages quasi-inexistants, une activité de négoce très modeste et une fonction complémentaire d'acrobate sur la toiture défaillante par temps de pluie, qui arrose les machines rapatriées de Bourg-en-Bresse.

Tous les comptes sont au rouge, néanmoins Robert se lance avec fougue dans le métier de lunetier. Et le tempérament du jeune homme, il a 20 ans, combiné à l'amour du travail bien fait, la passion pour les nouveautés, la prescience du futur et le sens de la communication, l'entraîne sur le chemin de la réussite. Il parvient à réunir les fonds nécessaires apportés par les banques. Les actionnaires, conquis par sa volonté, le nomment gérant. Les débuts passent par la sous-traitance de ses modèles conçus par lui-même. Cependant, la qualité requise et les délais de livraison le conduisent à intégrer sa propre fabrication de montures en plastique découpé. C'est à bicyclette qu'il rencontre tous les acteurs locaux du tissu lunetier. Lorsqu'il entreprend l'élaboration plus complexe de lunettes en métal, un atelier de mécanique s'impose. Entré en 1956, un mécanicien hors pair, René Malfroy introduit des techniques innovantes. Sa disparition prématurée à 47 ans jettera la consternation dans la ville. De nouvelles machines sont installées pour accroître la capacité de l'usine et améliorer la qualité. Les montures jouent sur un design sobre mais original, et certaines sont plaquées de métaux précieux, garantis par le poinçon "ALF" (Auguste Lamy Fils), déposé en 1957 pour identifier les traitements spécifiques du lunetier.

L'effectif passe de 12 en 1950 à 62 en 1960. En 1959, après trente mois en Algérie, son frère Jacques, né en 1934, intègre l'entreprise et anime en particulier la partie commerciale. La progression de la firme, impulsée par Robert, est spectaculaire. Les postes de travail subissent des améliorations ergonomiques, la production est réorganisée. L'exportation se développe. Après plusieurs agrandissements le bâtiment du n° 13 rue Wladimir Gagneur est à son maximum raisonnable de 120 personnes. Il faut construire. Un bâtiment est érigé au n° 216 rue de la République. Le siège social est

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

inauguré en 1964. Les surfaces sont agrandies en 1969, portant la capacité totale à 3500 m².

L'apostrophe de L'AMY, une idée géniale de Robert

La profusion d'entreprises homonymes dans le Canton crée une réelle confusion chez les clients. La marque "LAMY" est si populaire qu'il faut la distinguer de celles des autres concurrents. Une apostrophe est ajoutée au nom historique pour moderniser et internationaliser le label. Auguste Lamy et Fils devient "L'AMY" ...de tous et enregistrée comme telle au registre du Commerce. Robert devient Président en 1963 lors du passage en société anonyme. Jacques est responsable de l'export.

En 1965, la fabrication et la distribution se séparent. Une filiale "Sigma" est créée pour améliorer les ventes de lunettes sur la région parisienne et au nord-ouest du pays. La même année, une division distribution France se met en place et remplace la société "Sigma". Devant la difficulté de recruter du personnel à Morez, Robert Lamy entreprend la construction d'une usine de 1200 m² à Poligny en 1970. Elle est dédiée aux montures métal (6000 par jour). Elle est agrandie en 1973 de 1400 m². À cette date, "L'Amy" produit plus de 100 000 montures optiques mensuellement, devenant le premier producteur français. Une grande partie est exportée. L'effectif passe de 374 au début 1973 à 503 en 1975. Il faut encore construire : en 1979, extension de l'outil de production de Morez. 3500 m² supplémentaires mangent la pente au pied du "Béchet". Une seconde tranche de 1500 m² sera encore dressée en 1988.

L'internationalisation, les licences et la Bourse

Des créations de filiales se multiplient à l'étranger : "L'Amy GMBH" en 1976 et "L'Amy Inc." en Amérique dès 1978, puis participation dans "Suisse Optibelle AG" en 1981.

Le groupe L'Amy est sur tous les marchés. Il devient un important créateur d'emplois multiples dans le bassin jurassien, et un excellent contribuable. Son PDG, Robert Lamy est promu chevalier du Mérite National en 1977 et officier dix ans plus tard.

Hervé Lamy, le fils de Robert, rejoint la société en 1977. Marc, fils de Jacques, intègre le groupe en 1981 après deux ans aux USA, dans la filiale consacrée aux montures plastiques. Ils contribuent fortement à l'essor du groupe par leur enthousiasme et leurs compétences respectives.

Dans une optique marketing, et voulant ajouter une griffe prestigieuse à ses collections, Robert négocie en 1982 la licence "Lacoste" (fabrication et distribution) pour le monde entier. L'insigne du crocodile est apposé sur toutes

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

les branches des lunettes Lacoste (le PDG de L'AMY est toujours responsable du design produit).

C'est l'envolée magique. Il faut adapter l'organisation du groupe. En 1986 on a aussi implanté à Saint-Laurent-en-Grandvaux une nouvelle entité de fabrication "*Prisma Sarl*", spécialisée dans les traitements organiques sur montures en métal. Le bâtiment abrite le laquage à la main des montures dont le processus très exigeant nécessite des conditions climatiques draconiennes et du personnel hautement qualifié très difficile à former.

Appuyé par des collaborateurs expérimentés et enthousiastes, qui partagent de surcroît les décisions de l'équipe de direction, Robert introduit "L'AMY" en Bourse de Lyon en septembre 1986. De nouvelles marques sous licence complètent l'offre produit comme "*Nina Ricci*" en 1988, "*Chevignon*" en 1991, "*Manoukian*", etc. En 1990, l'entreprise multinationale fabrique annuellement 2 500 000 montures optiques et solaires pour opticiens, vendues dans 35 pays et emploie près de 1100 salariés dont 448 à Morez, 214 à Poligny, 31 aux Rousses, bientôt 20 à St Laurent, 67 à Paris et plus d'une centaine à l'étranger ... et 18 travailleurs à domicile, survivance d'un passé pourtant révolu.

Sous la direction de Jacques Lamy, des filiales et des participations sont implantées à l'étranger. En 1989, acquisition de la filiale italienne "*Lamy Sarl*", création de "*L'Amy servicos SC/LTDA*" au Brésil, "*Lunettes Nina Ricci Sarl*" à Paris. Ces opérations précèdent la séparation des activités de distribution sur le marché français : Lamy pour la division "*L'Amy France*" et Lacoste par la filiale "*RVL Diffusion*". En 1991, la filiale espagnole "*L'Amy Diffusion*" complète le déploiement européen. Un bureau est ouvert à Hong-Kong la même année.

La progression du groupe a donc été spectaculaire pendant près de 50 années glorieuses. Mais des années difficiles vont marquer un coup d'arrêt au succès. À la montée en puissance de la concurrence asiatique, au surstockage, à la parité défavorable Dollar-Franc, s'ajoutent le poids croissant des charges sur les PME et la guerre du Golfe.

Mais à l'origine de la détérioration des comptes, c'est l'acquisition malheureuse du groupe de lunetterie "*H.M.L.*" (Calamand, Lamy Jeune, Girard, Solar) en dépôt de bilan. Robert s'oppose à Jacques, Hervé et Marc : il estime que la fabrication de lunettes injectées et leur distribution en grandes surfaces et stations-service sortent du cadre du métier de "*L'Amy*".

Le changement de Direction

En 1993 la "*SA L'AMY*" transforme son statut juridique, passant de Conseil d'Administration en Conseil de surveillance et Directoire, présidés respectivement par Robert et Marc. Mais l'année suivante le groupe anglais "*Eyecare Products*" prend le contrôle de la société. Le Directoire est dirigé par

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

Marc Lamy et Yves Durand. Robert part en retraite après 48 ans d'activité, suivi par son frère Jacques en 1995. La même année, Hervé, le fils de Robert Lamy prend sa liberté après vingt années dans la société mère. Nous le retrouverons dans la rue de l'Industrie où il démarre une nouvelle affaire, "Augar International"

La fin des années 1990 et le début de la nouvelle décennie sont riches en événements commerciaux, accords de partenariats, créations de filiales, acquisitions dont l'énumération ci-dessous démontre le dynamisme de l'entreprise.

Le groupe L'AMY depuis 1996

(Extrait de l'information du groupe dans le monde. Site "l'Amy group")

- 1996 - Avec 190 Millions de Francs de chiffre d'Affaires le groupe, toujours n° 1 français, devient le n° 10 mondial.
- 1997 - Démarrage du joint-venture de production en Chine "J.V. Everbright"
- 1998 - Lancement de la marque "Louis Félix Lamy". Le 23 décembre les dirigeants du groupe déposent une OPA amicale sur les titres l'Amy à la Bourse de Londres
Le 1° février 1999 l'OPA est confirmée. L'Amy passe de nouveau sous pavillon français. L'Amy devient "L'Amy group" et fait évoluer son logo.
Signature du contrat de licence "Kipling"
Démarrage des nouveaux systèmes d'information informatiques SAP (Allemand)
Ouverture de trois nouvelles filiales : Argentine, Australie, Canada.
Accord de partenariat sur le Japon avec "Seiko Optical Product".
- 2000 - Le groupe s'agrandit en octobre en acquérant le lunetier Grasset et Associés (CA de 70 MF) et renforce sa position de leader incontesté sur le marché français
- 2001 - L'Amy signe un accord de licence avec "Columbia", leader de la fabrication d'équipements "outdoor" et dans la distribution de vêtements de ski aux U.S.A. ("Columbia Sportswear Company").
- 2002 - Création de la filiale belgo-luxembourgeoise basée à Anvers.
Signature d'un accord de distribution entre le "Groupe L'Amy" et la "société Grasset" pour la distribution par les équipes de vente de l'Amy des marques "Seiko DDP" et "P. Light" d'"Agnès B."
En Espagne le groupe l'Amy met un "booster" sur "Lacoste Eyewear" en signant avec le "Groupe Indo" un accord de partenariat pour la distribution des lunettes "Lacoste" créées et fabriquées par l'Amy.
- 2003 - Le "Groupe L'Amy" relance l'activité des lignes "Karl Lagerfeld", "Sonia Rykiel", "Rochas", "Nikon" et "Crayola" au sein d'une nouvelle filiale "Rege Associés".
La société "Kenzo" et le Groupe L'Amy signent un accord de partenariat sur la collection des lunettes solaires et optiques dont les griffes étaient précédemment distribuées par "Berthet Bondet".
Par cet accord le "Groupe l'Amy" au sein de sa filiale "Artcol.216" acquise en août assurera la fabrication et la distribution dans le monde entier des lunettes "Kenzo" homme, femme et junior 2005.
- Le "Groupe L'Amy" et la société "Chloé International SA", dirigée par Ralph Tolédano, signent un accord mondial de licence pour la création, la fabrication et la distribution de lunettes sous la marque "Chloé".
- Le "Groupe L'Amy" et la société "Jeanne Lanvin" annoncent la signature d'un accord pour la , la fabrication, le développement et la distribution de lunettes optiques et solaires sous la marque "Lanvin". Cette licence est concédée pour tous les pays du Monde hors Japon.

Mais au début de 2005 les nouvelles de l'industrie lunetière du Haut Jura sont alarmantes. Le 24 février le premier couperet de l'année est annoncé. Le "Groupe L'AMY", le leader français de la lunette, annonce la fermeture de ses deux sites de Poligny et de Saint-Laurent en Grandvaux, des licenciements dans son usine de production de Morez et également au siège social à Paris. Au total,

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

180 salariés perdent leur emploi. 350 personnes en territoire jurassien fabriquent les lunettes "Lacoste", "Nina Ricci", "Sonia Rykiel", "Chevignon", "Kipling". Une grande partie de la production est délocalisée en Chine sur le site de Xiamen dont la capacité est de 1 500 000 unités par an. Il est spécialisé en fabrication et finition de montures. "L'Amy" dispose à cette date de l'usine de production et d'une plateforme logistique à Morez qui livre dans le monde entier sauf en Amérique du Nord. "L'Amy Amérique" assure l'expédition des lunettes dans cette région du Nouveau Monde depuis Wilton près de New York.

Malgré les délocalisations, le groupe se porte bien eu égard à ses marques telles que : "Lunettes L'Amy", "Louis Félix Lamy", "Vision's", "Puzzle" et "Moderato" ou sous licence comme : "Nina Ricci", "Chevignon", "Kipling" et "Columbia". Le lunetier "Grasset et Associés" acquis en l'an 2000 réalise un excellent chiffre d'affaires avec "Seiko", "DDP", "Agnès B". Le groupe complète sa gamme avec "Chipie", "Carolina Herrera", "XS Paco Rabane", "Converse" et "O'Marines". Depuis 2003 la nouvelle filiale "Rege Associés" participe au développement avec ses marques "Rochas", "Nikon" et "Crayola". Elle s'appuie sur une équipe de professionnels managés par Alain et André Rege. Le partenariat avec "Kenzo" porte ses fruits grâce à la filiale "Artcol. 216" qui produit les lunettes "Kenzo". Voilà déjà 3 décennies que cette marque construit et perpétue un vocabulaire qui lui est propre... couleurs, nature, voyage, Orient, Occident... et toujours liberté, générosité, création. C'est un succès indubitable.

Le 25 octobre 2006, "L&L Design", filiale de "L'Amy Group" annonce le renouvellement de son accord de licence mondial pour 5 ans avec "Nina Ricci", filiale du "groupe Puig". À la même date "Amy America" notifie la prolongation de l'accord de coopération jusqu'en 2010 avec "Columbia Sportswear Company", leader global de l'industrie textile et chaussure outdoor, présidé par Stephen Rappoport. Ces prolongations symbolisent le succès de plus de dix ans de collaboration entre les entreprises et leur engagement mutuel pour poursuivre leur partenariat. Le 20 mars 2007, "L'Amy" relance sa collection "Louis F. Lamy" : 19 nouveaux modèles plaqués de métaux précieux garantis par le poinçon "ALF" (Auguste Lamy Fils). Ces lunettes sont toutes dotées de charnières flex et utilisent le titane, les strass et la galalithe ou encore les bois précieux. Elles utilisent également la technique de la co-injection dont bénéficient les branches et qui leur donne l'apparence d'un stylo de luxe.

Le fondateur Louis Félix Lamy n'a pas à rougir de la réussite de ses descendants.

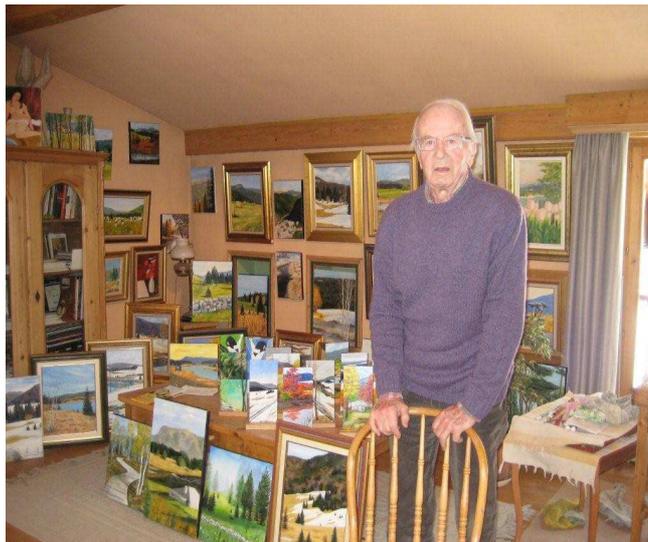
MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

Les activités annexes de Robert LAMY

L'aventure exceptionnelle de Robert Lamy racontée ci-dessus ne serait pas complète sans évoquer les multiples fonctions remplies au cours de sa longue carrière, et le rôle prépondérant qu'il a joué dans la région et sur le plan national.

- Président en 1980 de "*l'UNFSL*" (Union Nationale Syndicale des Fabricants de Lunettes) qui regroupe les trois syndicats nationaux de fabricants de lunettes. Dans cette responsabilité, il s'est battu pour inciter les entreprises à être novatrices et à investir dans l'amélioration de la productivité, pour améliorer les relations avec les clients opticiens, pour promouvoir la lunette comme un élément de la personnalité des porteurs.
- Président des "*Lunetiers du Jura*" entre 1989 et 1995. Il est l'instigateur de cette nouvelle appellation de l'ancienne "*Chambre syndicale de la lunetterie*". Dans cette fonction, ses actions sont axées sur le devenir de la profession, les contrats de progrès, les activités "*Alutec*", le centre de perfectionnement lunetier. Elles traduisent ses dispositions exceptionnelles d'homme de communication au sens large.
- Président du "*SILMO*" entre 1981 et 1988.
- Vice-président de l'Union Patronale du Jura.
- Membre associé et titulaire de la "*CCI*" du Jura.
- Conseiller municipal de Morez à partir de 1971.
- Administrateur du Lycée technique de Morez.
- Administrateur et Président du "*CIPOL*".
- Administrateur de l'"*ASNAV*" (Association Nationale pour l'Amélioration de la Vue)
- Président de "*Les Créateurs de Lunettes Associés*".
- Président des secouristes de Morez.

Si la peinture de cet élégant octogénaire, son violon d'Ingres au bord des lacs et sur les crêtes, lui permet d'exprimer son goût de l'esthétique et son esprit inventif, nous sommes persuadés qu'il trouve aussi bonheur et sérénité auprès de son épouse Roberte, de ses 4 enfants, 13 petits-enfants et 3 arrière-petits-enfants.



Crédit photo
Roland Gabriel-Robez

LES LAMY JEUNE

Les lieux-dits "les Adrets" et "les Arcets" (anciennement Semonssus), situés entre les communes de Prémanon et de Longchaumois, apparaissent comme les centres générateurs de la grande lignée des Lamy. À l'instar de tous les autres habitants de ces hameaux perdus de haute montagne, ils vivaient dans une ferme. *" On s'y levait très tôt, on y cuisait pour plusieurs mois ses bolons de pain de seigle sans les voir moisir mais durcir et la viande de poulet ou de vache salée pour l'hiver se mangeait le samedi. Et le dimanche toute la famille se rendait à la messe de Prémanon par le Goulet ou à Longchaumois par Repenty "*, raconte Bernard Lamy. C'était en 1700. Pendant la semaine ces colons défrichaient intensément et cultivaient de pauvres champs pentus, peu fertiles mais proches des ruisseaux et des torrents.

Le dépouillement des registres paroissiaux révèle une immigration d'origine savoyarde. Ces mouvements de population cessent aux Rousses après la guerre de 10 ans (1634-1644) mais ils ont fortement contribué au repeuplement du territoire. Les nouveaux arrivants se répandent peu à peu et se fixent à quelques kilomètres les uns des autres. C'est le cas de Denis Nialet Lamy né vers 1670, présenté par la famille comme l'ancêtre biologique de la lignée des "Lamy-Jeune". Il s'installe donc aux Arcets.

La situation de mainmortable aux Rousses et à Longchaumois commande le principe successoral de la fixation sur le même lieu d'habitation pour conserver les biens acensés. Les héritiers de Denis n'échappent pas à la règle et doivent rester aux Arcets. Claude François, l'aîné et son fils Jean Baptiste perpétuent la tradition sous la domination du chapitre de Saint-Claude. Mais les longues et rudes nuits d'hiver dans un milieu hostile créent l'ennui. On ne peut pourtant pas quitter la maison familiale. Aussi la pauvreté impose-t-elle l'exercice d'une profession sédentaire car l'attachement à la terre est vigoureux. Comme leurs autres cousins Jean Baptiste, ils se lancent pour le compte des industriels moréziens dans la fabrication de sous-ensembles d'horlogerie et de pièces en bois, matériau disponible à profusion dans ce décor montagnard. Ils taillent également des pierres de bijouterie. Cependant l'avènement de la lunette artisanale sous l'impulsion du " maître" Pierre Hyacinthe Caseaux enclenche un processus irréversible de la proto-industrie qui fera de Morez la Capitale de la lunetterie.

Les enfants de Jean Baptiste se forment auprès de l'ancêtre, comme Jean Célestin et Pierre Hyacinthe Lamy, ainsi que l'autre " collatéral", Louis Félix, de la future branche des " L'Amy". L'aïeul direct des Lamy Jeune se prénomme Jean Claude. Il savait lire, écrire...et donc signer, qualité rare à cette époque. Mais personne ne sait où il fait ses études d'"autodidacte". Le seul fils connu est François Xavier, époux de Marie-Anne Prost-Nialet du Mont Fier. Prolifique, le couple a sept enfants dont deux deviennent des lunetiers

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

importants dans la région. Le degré de réussite de cette famille mérite que leur histoire soit contée. À tous égards, elle ressemble étrangement à celles des "Lamy Fidela" et des "L'Amy" narrées auparavant. Bon sang ne saurait mentir, et les origines de chaque branche doivent certainement se rejoindre au cours des décennies précédentes à une date non répertoriée dans la longue liste des entrepreneurs géniaux du Haut Jura.

Jean Désiré Lamy, animateur, créateur insatiable de nouveaux modèles a lui aussi appris le métier au contact des Caseaux des Rivières et des Lamy sur le petit crêt des Arcets. Tout près des "Fuyants". L'atelier du patriarche est la source de la fortune familiale, construite au départ à la lime et à coups de marteau. Vers 1860 des bâtiments y sont élevés pour les besoins de la petite entreprise à laquelle le frère Alphonse, le plus jeune, est associé. Les propriétaires voient grand. Dans la ferme, on est encore paysan pendant la belle saison, et les cinq appartements et les ateliers bruissent des opérations de montage et d'achèvement des pince-nez, des précieuses lunettes à doubles branches en acier trempé ou non, à branches renforcées à spatule et boules d'acier "genre Paris, Anglais, Chinois et Américain" des lunettes coquilles mistraliennes dites "Chemin de fer". Des lorgnons, des étuis et modèles "tout verre à griffe" font florès et accroissent les recettes de la Société "Désiré Lamy & Frères". Les cultivateurs ouvriers des environs apportent leur ouvrage de la semaine, en principe le samedi. L'effectif de la maisonnée atteint le nombre de 50 vers 1870. Désiré Lamy, comme d'autres qui ont assimilé le savoir-faire lunetier et savent en tirer profit, expédie ses productions avec des verres adaptés et assure les remplacements des pièces défectueuses en cas de problème. Ses en-têtes de factures de la Maison spécifie vers 1880 "lunettes avec ou sans verres". L'art partagé avec d'autres industriels du "pays" et la connaissance acquise sur le tas dans le domaine de l'"égrugeage", du "biseautage" et de la fixation des verres sur la monture fil, accroissent sa réputation qui dépasse largement l'horizon des Arcets et de la Combe morézienne.

Le fils unique, Charles Lamy prend le relais de l'affaire dans la société "Charles Désiré Lamy & Fils". Il s'installe dans un bâtiment du haut de Morez sur le site de l'Abbaye. À la fin du siècle il est devenu millionnaire. Sans descendance, il décide en 1900 de céder son entreprise à "Auguste Lamy Fils" de Morez sise aux 11-13 rue Wladimir Gagneur. Devenu rentier il passe les quatre mois d'hiver à Nice et la grande saison d'été à Aix-les-Bains. Cette réussite est compromise par Clotilde son épouse : les fonds russes, les dévaluations de l'or en 1914, l'absence de biens immobiliers et fonciers conduisent la veuve à la ruine. C'est Maurice son filleul, un petit cousin de Charles, qui la prend en charge en 1948 jusqu'à son décès.

Alphonse Lamy, l'un des 7 enfants de la descendance de François Xavier, poursuit l'aventure familiale en se rapprochant de Morez. Sage, ordonné et très organisé, c'est un immense travailleur qui besogne 12 heures par jour. Pour établir son fils Henri qui termine ses études au Collège de St

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

Claude, il construit une maison à Morez au n° 16 rue de la promenade. Les enfants sont élevés au deuxième étage. Le premier niveau est dédié à une fabrique qui prend le nom de "*Lamy Jeune*" (Alphonse est le benjamin de la famille). Le maître avait convolé avec Albine Beaud de Repenty à quelques coups d'ailes de Repenty. Elle est la voisine et cousine de Jean Aimé Beaud, lui-même fils du grand géniteur Joseph Alexandre Beaud. Ce dernier est le père d'une dizaine de frères et sœurs presque tous lunetiers-paysans très connus et appréciés à Longchaumois. Albine est la tante de Gabrielle Beaud qui a épousé Clément Ponard dit le "*Chambret*". Artisan lunetier il fabrique des pince-nez pour les "*Lamy Jeune*" en 1920. La société "*Henri Beaud*", un cousin éloigné, leur fait concurrence à l'instar des usines des autres Lamy de Morez.

Les affaires tournent bien et les naissances successives des quatre enfants de Henri et de Marguerite, née Verpillat, sécurisent la succession future. En 1910 les établissements "*Coche*" implantés au n° 32 rue Wladimir Gagneur (nouvelle numérotation remplaçant le n° 45), subissent les conséquences de mauvaises négociations de son ingénieur d'affaires. Tout le quartier est mis en vente en biens publics. La femme d'Henri, pourtant à bonne école, croit tenir l'affaire de sa vie. Avec l'accord de son beau-père Alphonse, elle fait acquérir la maison au bord de la Bienne et une partie des bâtiments disponibles sur la Crochère. L'opération se réalise avec la désapprobation de son mari Henri qui estime être relégué à la campagne, sans soleil en hiver, loin de "*la Perle*" et de ses amis pour l'apéritif quotidien. Alphonse prête même de l'argent à la grosse famille Louis Chavin-Rousseau qui acquiert la partie sud avec Albin Paget.

Le site côté nord est désormais la propriété des "*Lamy Jeune*". Ce vaste ensemble s'étale du n° 28 au n° 34 rue Wladimir Gagneur. Il sera progressivement agrandi, modelé et perfectionné sur le côté pair, en face des immeubles 37 à 41, utilisés comme appartements de la famille. Le n° 35 abrite le logement d'un concierge et un atelier de plastique "fait main" et des tonneaux à polir. La poudre rouge (oxyde de fer), utilisée pour le polissage des verres concaves ou biconvexes après l'usinage au bloc, souille la rivière au grand dam du quartier en aval. À la fin des années 1910 une turbine Kaplan fournit une partie de l'énergie C'est une turbine à hélices adaptée pour les faibles chutes dont le rendement est élevé, même pour plusieurs conditions de débit d'eau.

A la mort d'Alphonse en 1914, la veuve, qui le secondait de très près, fait face. (Leur fils Henri a des ennuis de santé pendant des années mais ne décèdera qu'en 1951). Malgré l'âpreté du temps, la reprise difficile de l'après-guerre et les enfants en pension, elle met en application l'idée de créer une fabrique de verres, mise en service en 1923, et le premier magasin d'optique à Arles. Son fils Bernard, officier d'artillerie et ingénieur diplômé de l'École Centrale de Lyon (ECL) rentre à Morez pour se consacrer à la firme familiale. (Son beau-père est Charles Bruneton, apparenté par sa femme au

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

Labourier, grand patron des tracteurs de même nom de Mouchard et créateur de la centrale électrique de Tancua). Inventif et pugnace, il démarre à 20 ans la lunette imitation écaille. Celle-ci remplace très rapidement le pince-nez qui a fait son temps. Les productions croissent et les services d'un voiturier deviennent nécessaires. Tous les samedis, il transporte 50 à 60 "grosses" (144 pièces) de lunettes destinées au montage de leurs verres.

Bientôt les "Lamy jeune" innovent dans la lunette solaire à verres bleu et à verres fumé commandées par l'Angleterre... et jaune par la Suisse. L'exportation se développe aussi avec le Brésil. En 1919 les droits d'entrée (50%) dans ces pays, institués pour protéger les productions locales, donnent un coup de frein aux fabricants moréziens. Les compagnies étrangères se concentrent, mécanisent à outrance, développent un marketing agressif. Heureusement, d'autres activités s'ouvrent et la profession se défend avec opiniâtreté contre ces redoutables rivales, comme l'"American Optical Company".

En 1925, Maurice Lamy intègre l'entreprise. Plutôt manuel et pratique, il gère la fabrication. Il installe un atelier de biseautage mécanique. Il voyage de temps à autre, en particulier en Afrique de nord. En 1933, "Lamy jeune et Fils" est la première entreprise à fournir les grands magasins et les groupements d'achats. Mais la crise de 1929, que les industriels moréziens ont du mal à surmonter, les problèmes de fabrication et la concurrence des compétiteurs locaux et étrangers, perturbent la belle aventure de la firme. La guerre 1939-1945 donne un coup d'arrêt à l'entreprise. Les deux fils Lamy sont mobilisés. À son retour des camps de prisonniers en 1941, Bernard repart à zéro.

La période 1945-1955 est incertaine et parfois chaotique, mais l'arrivée à ce moment de Jean Pierre Lamy relance l'affaire. Il parle anglais, se spécialise dans la fabrication des verres, voyage aux USA, lance des nouveautés dans la lunette solaire, mécanise et spécialise les usines. Il crée aussi son réseau de distribution des collections par les pharmaciens. Mais un accident en automobile où son épouse et leurs deux filles disparaissent, provoque un flottement douloureux dans la gestion des opérations industrielles. Il surmonte ses difficultés morales, aidé par son frère Gérard qui intègre la Société. Celui-ci se lance dans l'implantation de huit magasins en France. Il crée en 1965 l'usine de Louhans, voyage autour du monde, ramène des idées du Japon. Son autre frère Patrick renforce la structure avec son cousin Jean-Yves, fils de Maurice. Lorsque ce dernier se retire progressivement après 1965, la fratrie poursuit vaillamment ses activités lunetières. Les tentatives de Gérard pour accroître le volume des investissements de productivité sont rejetées par les autres dirigeants de la famille. Le déclin est alors inéluctable.

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

En 1991 la société ferme ses portes définitivement. Cette valeureuse entreprise morézienne, dont les membres dirigeants ressortaient de toute évidence du génie familial des Jean Baptiste Lamy des Arcets, disparaît malheureusement de l'immense diaspora "lamyelle". De 30 à 40 personnes vers 1926, elle atteignit près de 200 collaborateurs tous dévoués à une maison très appréciée localement, connue et reconnue nationalement pour ses inventions et la qualité de ses produits.

Jérôme Lamy, le petit fils de Maurice, est maintenant Directeur chez "Lamy Fidela" au n° 167b rue de la République.

Puisse la Municipalité élever une statue rue Wladimir Gagneur sur l'estrade des entrepreneurs émérites de la ville, et pourquoi pas, dresser au Musée de la Lunette le bilan de leurs prouesses et de leurs immenses efforts pour la promotion de l'industrie morézienne.

Mais à qui revient le mérite de la fortune industrielle des Lamy ?

Les trois arbres généalogiques des trois Lamy, Lamy Jeune et L'Amy (page 88) donnent la vision d'une immense famille dont les racines très proches sinon confondues furent prometteuses et fécondes. Des ambiguïtés demeurent quant au nom du géniteur universel de ces champions de la lunette morézienne. En voici quelques éléments relevés lors de l'enquête sur ce sujet :

- Maurice Genoudet dans son ouvrage sur "Morez 1776-1976" suggère que Louis Félix pourrait être le fils naturel de Jean Baptiste (Piarret).

- D'autre part Joseph Rouyer dans son livre sur "la Lunetterie dans le canton de Morez 1796-1902" indique que le père de Claude Joseph et le père de Jean Baptiste sont deux frères. Il précise que la souderie installée aux Arcets par Claude Joseph pour ses deux fils a longtemps été attribuée à son cousin germain Jean Baptiste Piarret. Celui-ci ne peut pas être à la fois frère et cousin du même individu. Les deux Jean Baptiste seraient donc la même personne.

- L'arbre communiqué par Gérard Lamy, le descendant des "LAMY JEUNE", donne pour le père géniteur de sa branche, un certain Jean Baptiste avec les mêmes enfants que ceux indiqués par famille "Lamy Fidela" mais avec des ajouts et des manques (ce que ne confirme pas Jean-Marc Olivier dans son Mémoire sur "*Des clous, des horloges et des lunettes*")

LAMY	LAMY JEUNE
Pierre Hyacinthe	Pierre Hyacinthe
Jean Célestin	Jean Célestin
Joseph Augustin	Joseph Augustin
Marie Agnès	<i>Non indiquée</i>
Jeanne Rosalie	<i>Non indiquée</i>
<i>Non indiquée</i>	Jean Claude
Jean Baptiste	<i>Non indiqué</i>
(Au service de l'Empire)	

- Les documents transmis à l'auteur par Gérard Lamy Jeune précisent que Joseph Augustin serait à l'origine des.... L'Amy.

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

EXCURSION SOUS LES QUEUES

(Suite)

Remontons la rue de la République sur quelques centaines de mètres, avant de prendre le chemin qui nous mène au Morez-Dessus.

Le n° 171 a abrité la maison "*Vergo*", propriété des "*Bourgeois*" depuis 1981, qui diffusait, avec d'autres dépôts français des verres ophtalmiques, verres de contact, et organiques. Actuellement, le "*Musée de l'Email*" occupe les lieux.

Le travail de l'émail à Morez remonte au XVIIIe siècle, avec la fabrication des cadrans d'horloges comtoises. Puis il s'impose dans le domaine de la signalisation et de la publicité Notre passage dans la rue Pasteur, où évoluèrent les "*Forestier*" et les "*Signaux Girod*", sera l'endroit choisi pour évoquer les derniers émailleurs du Canton.

En face du Musée, admirons le magasin d'optique des "*Vuillet Vega*" au n° 160 rue de la République dont la façade rénovée a belle allure avec son show-room et ses présentoirs du meilleur goût. Cette maison historique, âgée de plus de 170 années, et toujours en activité au n° 24 avenue Charles de Gaulle, sera évoquée plus tard lorsque nous atteindrons son siège social. Puis au débusqué de la rue Victor Hugo, délaissions l'ancien bâtiment du n° 36 où la famille "*Guillaume*" a exploité une fabrique de lunettes de 1906 à 1971. Juliette Guillaume, belle-sœur de Paul Chavin de la "*Verrerie*", réside toujours dans l'immeuble dont certains locaux abritent deux sociétés de services "*Verdiorbis*" (intérim) et "*Socogest*" (comptabilité de gestion).

Portons notre attention sur cette grande famille Guillaume d'origine chaumerande.

Bâtiments Lamy-Jeune
rue Wladimir Gagneur Morez



Crédit photo Roland Gabriel-Robez

Bâtiments Lamy-Jeune
rue Wladimir Gagneur Morez



Photo Bernard Gabriel-Robez

LES GUILLAUME

Les hameaux des Arcets et des Rivières sont féconds en personnages réputés pour leur savoir-faire dans l'art lunetier. Les Caseaux, suivis des Lamy, des Beaud, des Colin, des Vuillet représentent les pionniers de cette industrie naissante. Si Caseaux père forme son filleul Pierre Hyacinthe Lamy, Louis Félix du même nom et d'autres encore, les Guillaume bénéficient eux aussi au début du 19^e siècle de l'apprentissage dans l'atelier du maître.

L'aïeul des Guillaume, Claude François, est cultivateur au Mont Fier. Son mariage avec Marie Françoise Robbez-Pagillon également fermière (qui ne l'est pas ? ...) sur les terres de Prémanon, donne naissance à quatre enfants. À cette époque on est paysan et on le reste, mais il faut bien occuper les journées d'inactivité. Les mariages dispersent la fratrie. Une des filles de Claude François, mariée aussi à un Pierre Aimé Robbez-Pagillon, aménage à Longchaumois où elle est toujours cultivatrice. Sa sœur devient aubergiste à Morez après ses épousailles avec Pierre François Mayet-Tissot. L'un des frères, François Célestin, embrasse le métier de menuisier à Prémanon où il y fabrique des boîtes à fromages.

Le deuxième fils de la famille, François Xavier, cultivateur aux Arcets est marié à Joseph Prost-Romand, cultivatrice au même endroit. Le nombre d'enfants nés du couple provoque le morcellement du patrimoine lors du décès du père en 1847. Quatre de ses fils se lancent dans l'industrie de la lunette tout en gardant longtemps encore l'intitulé "cultivateur" lors des recensements locaux. François Désiré est formé par Célestin Romand, lui-même élève de Pierre Hyacinthe Lamy. Le métier se transmet ainsi de la même façon à ses frères Pierre Séraphin, Pierre Olivier et Jules Aimé.

Jules Aimé Guillaume fonde une fabrique de lunettes en 1859 sur le plateau, à deux pas du Moulin des Caseaux. Tout près de "chez Michaud", de "chez Vuillet", de "chez Morel", de "chez Pierre Romand", de "chez Désiré Lamy", la maison était la propriété de la famille Buffard-Moret. Il la transforme en atelier de polissage. En 1878 une autre usine est érigée sur le site pour accroître ses capacités de production et diversifier l'activité lunetière. Elle dispose d'une roue hydraulique de 8 chevaux. La bâtisse est aménagée en un atelier de fabrication, un bureau couvert en appentis, un logement patronal sur deux étages. Les communs sont dédiés à un fenil et une porcherie.

Les quatre fils Louis, Félix, Prudent et Edouard prennent la suite et gèrent ensemble l'entreprise. La maison devient au début du 20^e siècle "*les Fils de Jules Guillaume*". Une trentaine de personnes, dont au moins une dizaine de femmes, y travaillent en 1907. Lors des veillées au coin du feu, on évoque les Alphonse Mignot ("*Clovis*"), Aimé Liège, les Bailly, les Grenier et la flopée de Pernot de Chanchillon. Un corps de bâtiment est ajouté au sud de

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

l'établissement vers 1912. Plus tard une remise à automobile sera aménagée. Paul Jacquemin, l'inventeur local, aura fait des envieux ! L'histoire n'indique pas le type de véhicule choisi. Jusqu'en 1930 l'entreprise est considérée comme la plus importante unité de polissage du canton.

En 1906 les frères Guillaume font construire dans l'angle avec la Grand-Rue une habitation, au n° 36 rue Victor Hugo à Morez, dans laquelle ils aménagent un atelier placé sous la dépendance de l'usine des Rivières. Dans la décennie suivante, une autre fabrique de lunetterie, conduite par Prudent Guillaume puis sa veuve, ("*Veuve Prudent Guillaume*"), est mise en œuvre au n° 33 rue de l'Abbaye.

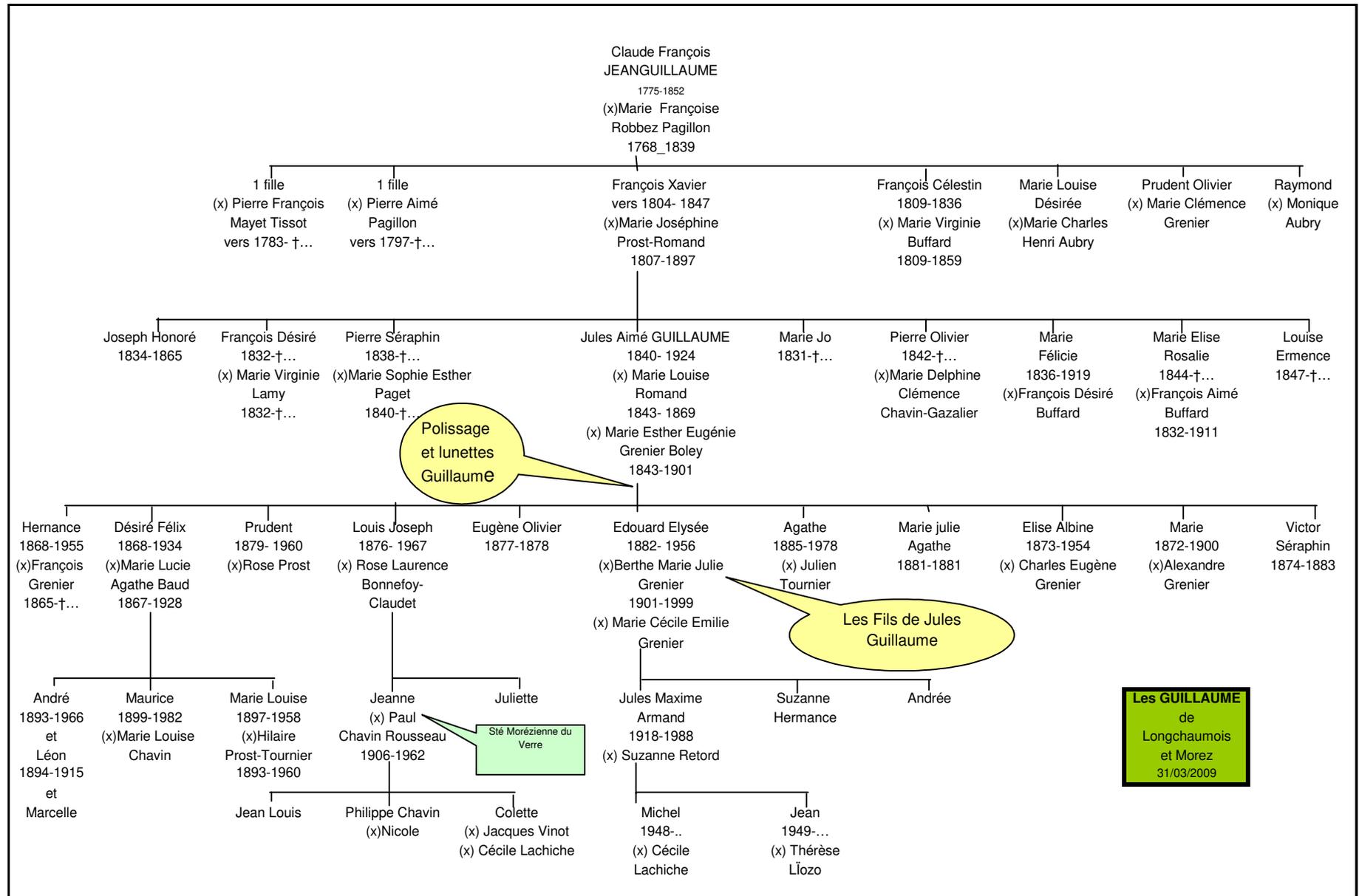
Au décès d'Edouard Élysée en 1956, Louis a 80 ans. Son fils Jules Maxime hérite de la direction de l'affaire. Il produit des lunettes de protection en plastique et en métal, des lunettes de tir dont il s'était fait une spécialité très recherchée pendant la guerre mais dont le besoin décline aussitôt après, des loupes et des boîtes d'essai destinées aux opticiens belges. Le patron effectue lui-même les voyages et les démarchages en France et à l'étranger.

Mais l'ancêtre paternel, toujours aux commandes des finances, refuse de libérer les investissements demandés par Jules. L'usine périclité très vite après le décès de Louis en 1969. Jules s'attache les services de Henri Sabatier (décédé en 2008), brillant technicien de l'usine. Trois à quatre ouvriers gravitent autour du pôle dirigeant, en charge des soudages, des emballages et d'autres fonctions de vagemestre et courrier. Malgré leurs efforts, l'entreprise de Morez, comme celle des Rivières, ferme en 1971. L'associé ouvre sa propre entreprise.

Les Guillaume ont disparu de la diaspora lunetière de Morez. Mais Roger Prost-Romand de Longchaumois, cousin éloigné de cette famille, se souvient encore de sa grand-mère Marie-Louise qui, avant 1914, allait à pied chez Jules Guillaume pour y chercher des lunettes à monter à domicile dans la ferme de Beauregard. Elle revenait, les ensembles finis dans un sac à dos, toujours à pied et même par temps de neige, en passant par les Séchets et le chemin menant aux Arcets.

Les deux enfants de Jules sont trop jeunes pour continuer. Michel poursuit des études brillantes d'ingénieur de recherche en optique physique. Il se spécialise à France Télécom dans le traitement du signal. L'autre descendant, Jean est architecte DPLG de Grenoble.

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS



EXCURSION SOUS LES QUEUES

(Suite)

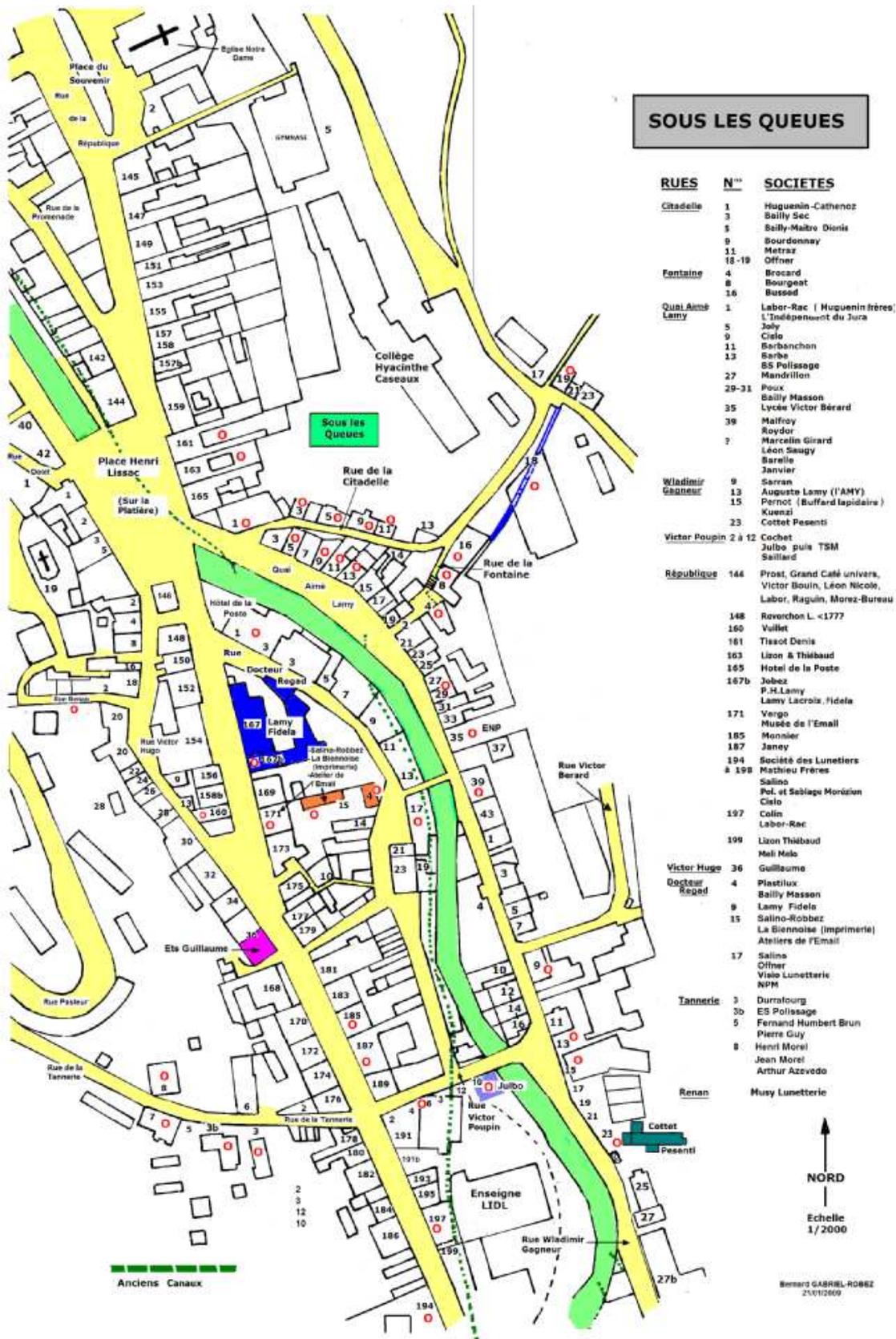
Le passage devant le n° 181, occupé par l'Office Public d'Aménagement et de Construction du Jura (OPAC) et présidé par Jean-Paul Salino, conseiller général et Maire de Morez, mérite notre attention, bien que la préoccupation de cet organisme concerne les logements. Après la magistrale extension de la cité sur les hauteurs dans le quartier du Puits dans les années 1975, il s'avère que le degré de défaillances des habitations implique leur démolition. L'OPAC a en effet été confrontée à des problèmes d'isolation de ces bâtiments chauffés à l'électricité, à des problèmes techniques (infiltration des terrasses sur les toits plats inappropriés à nos régions de montagne). La conjoncture a fait le reste en provoquant le départ des occupants. Le dernier locataire est parti en février 2005. La destruction de cinq des tours du quartier du Puits, totalisant 150 logements, permettra la construction de 60 pavillons, dont 20 sont réservés à l'accession sociale. L'OPAC a déjà engagé cette opération courant 2007 et se poursuit afin de réhabiliter 90 logements collectifs, en espérant donner une image rafraîchie de ce quartier et y faire venir de nouvelles activités comme la Gendarmerie, déménagée sur le site après 1975.

Nous sommes d'ailleurs à l'emplacement de l'ancien local de la Gendarmerie au n° 181 rue de la République où elle était solidement implantée depuis fort longtemps. En face au n° 168, une épicerie des Brocard précédait la vénérable "*Banque Clément*" qui avait "pognon" sur rue au n° 170 avant son transfert sur la Place d'Armes. C'était bien avant la construction de l'immeuble "La Platière" sur un joli jardinet adjacent aux "*Lamy Sports*", déménagés aussi vers l'église centrale.

Et allons saluer la mémoire de feu l'"*Hôtel de Genève*" au n° 185 après l'exploitation de l'immeuble par "*Henri Monnier successeur*", société fondée en 1878. La lunetterie en matière plastique de "*Robert Janey*" occupait l'emplacement suivant au n° 187, suivie longtemps après par la "*laiterie Deniset*", évoquée auparavant dans la rue Wladimir gagnieur.

À suivre

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS



MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

*Usine Henri Morel et cabinet Dr Bismuth
N° 8 rue de la Tannerie*



Crédit photo Roland Gabriel-Robez

Rue Ernest Renan



Crédit Photo Roland Gabriel-Robez

*Établissement Guillaume
36 rue Victor Hugo Morez*



Crédit photo Roland Gabriel-Robez

*Usine Cornier
13 rue Louis Grandchavin Morez*



Crédit photo Roland Gabriel-Robez

CHAPITRE VI

PELERINAGE

SOUS LES

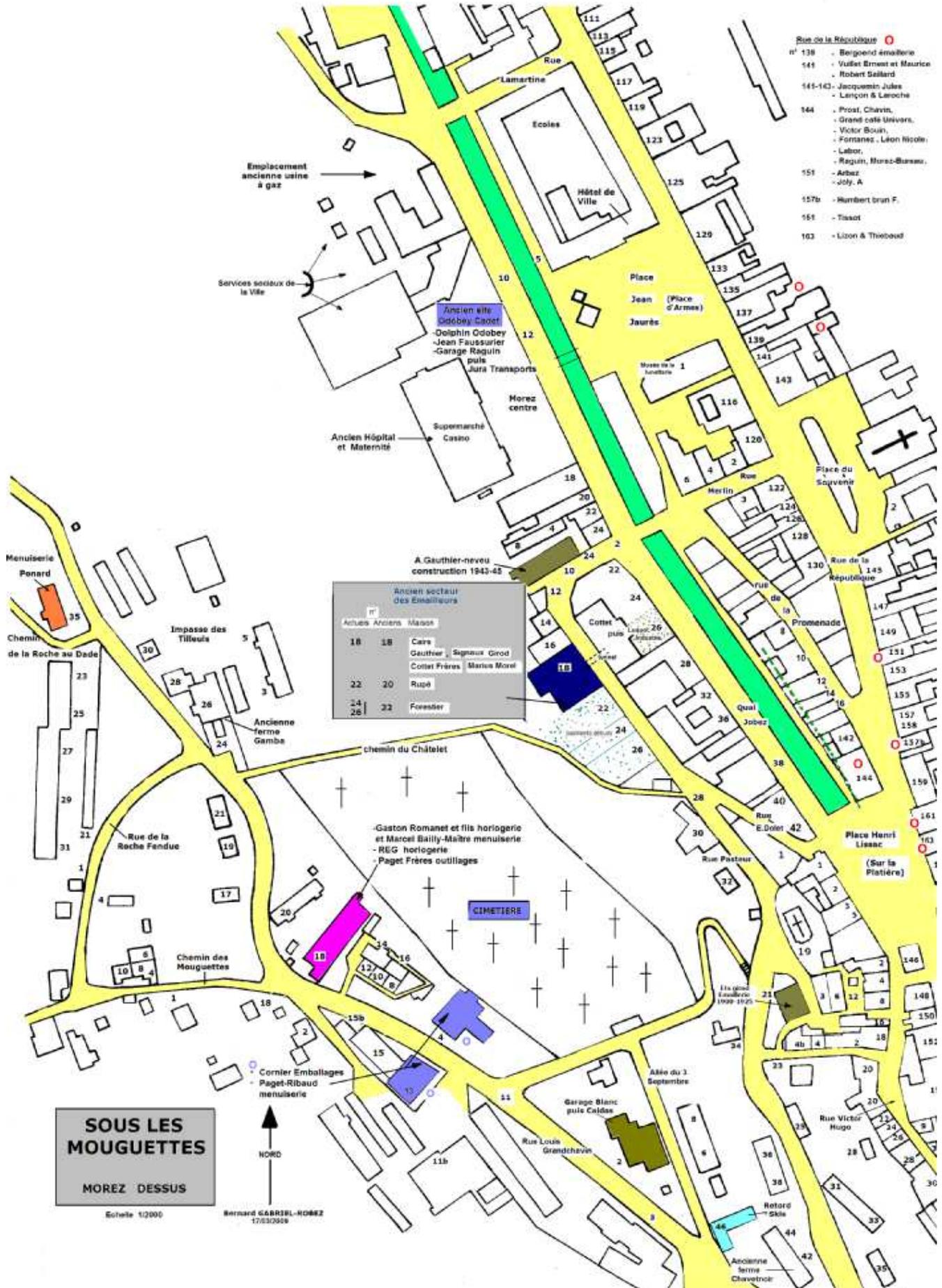
MOUGUETTES

L'aïeul et l'au-delà,

L'œil était dans la tombe
Et regardait, câlin,
Serpentant la Grand-Combe,
L'eau de là fuir à l'Ain.

BGR

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS



PELERINAGE SOUS LES MOUGUETTES

Elevons-nous vers le calme Morez Dessus en abordant avec courage la montée de la rue de la Tannerie. En bas, dans l'angle avec l'artère principale de la ville, Jean Gamba certainement lassé de suivre ses troupeaux sur la rude déclivité qui les conduisait à la ferme paternelle, s'est définitivement fixé pour y goûter une retraite méritée de technicien, diplômé en génie mécanique de l'ENP. Mais poursuivons notre litanie des ateliers d'antan, échelonnés sur la pente ardue de la Tannerie.

Celle-ci évoque la période où cette activité s'exerçait grâce à la réunion de plusieurs conditions. L'eau est captée dans la Bienne ou dans les ruisseaux dévalant les sillons depuis les Mouguettes. Les peaux sont fournies par l'élevage des bovins, pratiqué depuis l'origine de la ville par des dizaines d'éleveurs éparpillés sur les pâturages des coteaux. " Il n'est de richesses que de bêtes " et comme ailleurs, la richesse d'un paysan se mesurait en têtes de bétail et à l'importance du tas de fumier devant sa maison. Il y avait profusion et, bien approvisionnés en peaux par les fermiers qui abattaient eux-mêmes leurs animaux, des artisans entreprenants implantent des battoirs pour produire la matière tannante. Le lieu précis de tannerie dans la ruelle n'a pas été recherché. Installé vers 1725, elle a certainement subi le même sort que celle de la "*Brasserie*" évoquée précédemment.

Au cours des siècles passés, le chemin retentissait des efforts des artisans forgerons sur leurs enclumes pour élaborer de la visserie et des articles de lunetterie, des cages d'horloges, des balanciers, enjambant le temps avec la demande des produits à la mode et l'évolution des techniques. Les dernières décennies voient défiler une cascade de fabricants dont la trace de certains subsiste encore. Remercions les voisins qui s'efforcèrent de plonger dans leurs souvenirs pour donner les renseignements ci-dessous, dont la teneur n'est pas garantie par les informateurs eux-mêmes !

Citons au n° 3 les ateliers des "*Durafourg*", fournisseurs à la " Belle Epoque " de tournebroches et de pince-nez. La petite société "*ES Polissage*" prend possession des murs du n° 3b au cours de l'année 2008, après l'exploitation de son atelier au n° 13 quai Aimé Lamy.

Il y a bien longtemps, le n° 5 accueillait la lunetterie "*Fernand Humbert Brun*" après son passage dans la Cour Paul Odobey. "*Pierre Guy SA*", un parent du précédent, y a exploité ensuite un atelier spécialisé dans le traitement de surfaces d'articles en métal. Les opérations classiques de polissage, nickelage, dorage et plaqué or progressent en parallèle avec la fabrication de lunettes en plastique dont il fait sa spécialité. "*Jean Morel*" déserte le quartier par manque de place dans les années 1950 pour développer au n° 4 de la rue des Forges son atelier de décolletage de visserie et de pièces tournées de toutes natures. Puis "*Arthur Azevedo*" prend le relais dans la même veine lunetière avant de transférer ses équipements de revêtements de surfaces à la "*SOCE*".

Le n° 8 n'est pas inconnu aux milliers de Moréziens qui le fréquentèrent. C'est la demeure de l'illustre Docteur Bismuth, médecin des pauvres, à l'image du héros de Romain Roussel dans son ouvrage " La Vallée sans Printemps ", prix interallié 1937. Le brave médecin a bien mérité que la ville lui attribue une rue à son nom, à quelques centaines de mètres de la

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

résidence, après toute une vie dévouée à son prochain, confiant et très admiratif. Au premier étage, le panneau rouillé "*Henri Morel*", assujéti au mur côté levant de l'immeuble, témoigne encore de l'histoire de ce lunetier, beau-père de surcroît du docteur ci-dessus.

Poursuivons notre ascension en laissant à notre gauche le n° 7 des "*Lacroix*" dont l'ensemble est réhabilité et transformé en appartements gérés par Pierre Paget. Sur notre chemin, nous découvrons des immeubles en arc de cercle érigés vers les années 1960 et constituant les numéros 37 à 43 de la rue Pasteur. Les héros intrépides devenus barbons aujourd'hui se rappellent probablement leurs descentes en luge, couchés à plat ventre sur le fragile esquif, les pieds crochetés à un autre engin, fonçant tête baissée sur le terrible transformateur, déplacé ailleurs pour faire place au groupe d'habitations.

Avant de rejoindre le Centre-ville, continuons notre pèlerinage en direction de la Roche au Dade.

Sur une photo couleur sépia datant d'avant l'arrivée du train, on peut découvrir la campagne vue du Béchet. Seules apparaissent les anciennes bâtisses de la rue de la Tannerie et celle de la "*Société de Tir*" créée en 1875 sur la future impasse du Docteur Bismuth. C'est à partir de 1881, jusqu'à leur départ trois ans plus tard rue Lamartine, que s'entraînaient dans son stand les athlètes, célèbres pour leurs pyramides, de la société de gymnastique "*La Morézienne*". À cette époque, l'ancienne ferme des Chavetnoir, réhabilitée au n° 42 rue Pasteur en logements, n'est pas encore posée dans le décor champêtre du pré situé dans l'épingle du tournant. À quelques pas au n° 46, l'entreprise de fabrication des "*Retord-Skis*", abandonnée vers 1975, fait partie des souvenirs du voisinage immédiat.

Avançons sur la rampe sévère de la rue Louis Grandchavin (1917-1947), nom donné en mémoire de ce grand Résistant de la deuxième Guerre Mondiale et mort de la tuberculose. Cette belle figure faisait honneur à des aïeux célèbres, champions de ski de fond aux Rousses comme Paul Grand-Chavin qui battit les Norvégiens en 1913 et ...un autre Louis Grand-Chavin dans la catégorie junior. Après le "*Garage Caldas*" du n° 2 qui succéda à la "*Carrosserie Blanc*", nous découvrons au n° 13 l'atelier de fabrication d'emballages "*Cornier Sarl*" qui prit la suite de la menuiserie "*Victor Paget-Ribaud*" et dont les scies ont réveillé le quartier aux aurores durant de nombreuses années ! Au croisement supérieur qui conduit aux Mouguettes par le chemin du même nom, correspond le n° 18 des locaux précédemment exploités par les "*Ets Gaston Romanet*, auxquels succèdent l'horlogerie REG puis la fabrique d'outillage "*Paget Frères*". Nous évoquerons plus loin le parcours des Romanet avec celui des "*Gaulaz*" de l'Avenue de la gare auxquels la famille Romanet est apparentée, et celui des REG sur les hauteurs de Morbier.

LA SOCIETE "PAGET FRERES"

Les deux fils de Marcel Paget le boulanger, cité lors de l'évocation du "*Groupe Albin Paget*", sont les créateurs de la "*Sarl Paget frères*".

Forts de l'expérience de leurs aînés, Bernard et Georges, munis de leur diplôme de l'ENP de Morez, reprennent en 1970 les établissements "*Mayet et Paget*". Ils louent à cette date les locaux de l'ancienne usine "*Chevassus*" au n° 90 rue de la République où 8 personnes occupent les locaux en 1990. La Sarl "*Paget Frères*" conforte peu à peu sa renommée grâce à la qualité des

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

machines construites dans leur bâtiment et dédiées aux lunetiers, opticiens et autres industries (meuleuses, polisseuses, outillages pour les verriers et fabricants de pièces plastiques, outillages diamantés). La société réalise des opérations commerciales de négoce pour les besoins de ses clients de Morez et d'Oyonnax et des écoles d'optique (tours de polissage, perceuses à verre, "angleuses" de branches, toupies à canneler, visseuses pneumatiques Weber). D'autres productions innovantes enrichissent bientôt le catalogue de l'entreprise. D'abord distribuée chez les opticiens par le groupe "Essilor" puis par "Paget Frères" sous sa propre marque, une meuleuse automatique pour déborder les verres à la forme des montures est élaborée et progressivement perfectionnée. Le système d'alimentation automatique du verre sur la machine se prête à toutes les demandes formulées par les verriers et les monteurs de lunettes.

Vers 1985, l'activité se développe autour de la construction en sous-traitance d'outillages spécialisés commandés par les industries lunetières et connexes. La firme est à la pointe de la technique, grâce à l'utilisation de machines à commande numérique. Mais la place vient à manquer. En 1990, Georges et Bernard Paget abandonnent les locaux du centre-ville et prennent de la hauteur en s'installant dans les locaux laissés vacants depuis 1976 par les fabricants d'horlogerie "Gaston Romanet" au n° 18 rue Louis Grandchavin.

Les enfants de Bernard travaillent dans l'entreprise depuis 1986. Lorsque la retraite sonne pour le fondateur, ses deux fils Gérard et Alain, diplômés en génie mécanique et productique de l'Université de Savoie prennent tout naturellement la relève.

La réputation d'outilleurs des Moréziens n'est plus à démontrer. La notoriété de la Sarl "Paget Frères" dépasse maintenant les frontières jurassiennes. Leur catalogue, sans cesse renouvelé au service des métiers de l'optique, demeure le fer de lance de l'affaire dirigée par son gérant Gérard Paget.

"Quelle volupté d'errer dans la ville, en se laissant aller à la musique triste des pensées tendres" déclamait Barrès. Vous avez sans doute eu envie de remonter le temps. Alors escaladons le sentier abrupt qui nous conduit au sommet de la Roche au Dade et rêvons ensemble aux paysages d'antan du val de Morez. *"Je me souviens !"* est la devise officielle du Québec. Ce pourrait être celle de Morez ! Eh bien, souvenons-nous des années 1940. La forêt a cédé depuis des lustres une partie de la place à un paysage de prairies, de "châtenages" et de rares champs cultivés. Les formes des lopins de terre évoquent encore dans notre imaginaire le dessin rectangulaire des anciennes propriétés qui, depuis le torrent, remontent en longues lanières vers les flancs de la combe. Alignées en bordure de la Bienne, toutes les maisons aux couleurs grisonnantes présentent leurs toits débordants pour que la neige n'obstrue pas les

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

ouvertures. Elles n'ont pas changé, à l'exception de quelques constructions " contemporaines " érigées par la Municipalité.

À cette date, les prés dominant la vallée étaient encore broutés par les troupeaux de rares fermiers. Bien avant les Gamba, les Chavet Noir sur l'ubac, les Benoît Clément sur les adrets, pour n'évoquer que les plus connus, d'autres bâtisses abritaient quelques vaches sur le chemin de la Roche. C'est le cas de l'ancien " asile des vieillards " et le fortin-ferme de forme rectangulaire qui barre le passage vers le sommet de la montagne. Les bêtes circulaient dans les ruelles du Morez Dessus, Morez le Haut et sur le Puits, semant sans vergogne les témoins bouseux de leur quête quotidienne de pâturin et trolles parfumés des montagnes.

*Mes troupeaux rentraient par le pont sur le fleuve.
Voici la chèvre docile et la vache soumise ;
Elles ne voulaient pas me voir,
Refusaient de me saluer.
Seule, une truie souillée m'a jeté un regard éteint et fraternel.*
(Erik-Axel Karfeldt-Poèmes Prix Nobel de littérature 1931)

En face de l'exploitation des Gamba, à l'emplacement de la barre d'HLM, on pouvait encore se rouler dans l'herbe et les amoureux conquéraient les "cuchets " de foin. Sur la pente des Mouguettes, les skieurs audacieux sautaient sur le tremplin planté là pour le plus grand ravissement de la jeunesse en quête de plaisirs beaucoup plus simples qu'aujourd'hui.

Les Gamba sont les derniers cultivateurs de la ville. Ils louaient leur exploitation et leurs pâtures à Adrien Prost-Tournier de Bellefontaine. Ils abandonnent le métier en 1963. Évacuons aussi le souvenir des volets écaillés du bâtiment, la cire des tiroirs éreintés des bahuts, l'odeur prégnante de l'étable et de la vaste cheminée plantée dans l'immense cuisine tournée vers Trélarce, et celle des draps séchés en plein air dans le jardin à présent délaissé. L'ensemble des numéros 24 à 28 rue Louis Grandchavin est maintenant transformé. L'écurie et la grange sont converties en garages collectifs et les appartements... vachement bien rénovés ! Maintenant, les paysages aux alentours disparaissent sous la médiocrité des façades amers, usés à force d'être regardés. Là-haut sur la montagne, il y a toujours un vieux rocher...et juste en dessous, la petite entreprise de menuiserie de "Gilbert Ponard" sise au n° 35 rue Louis Grandchavin que nous quittons avec regrets.

Nous ne prendrons pas le rapide sentier de 1854, longeant le mur Nord du Cimetière, mais un peu plus bas le raccourci à partir du cul-de-sac de la rue du 3 septembre. Le terminus de la solitude est bien enclavé au milieu des habitations éparses de la colline et des rares pâquerettes sous les montagnes sentinelles de la cité ! Un jardinet de choux et de carottes, fraîchement abandonné, profite encore du soleil levant et de la déclivité généreuse sous l'enceinte de protection Est de la nécropole !

LA VIEILLE EGLISE

Finissons de trébucher sur les dernières marches du sentier et arrêtons-nous quelques instants à la Vieille église, témoin de la ferveur des hommes et de leur volonté d'indépendance. Au 18^e siècle, le ressort de la paroisse de Longchaumois s'étendait sur les villages environnants dont Morez, à l'exception de sa partie basse qui dépendait de Morbier. Bien que les Dolard aient édifié une chapelle près de la "Tirerie", le chapelain qui la desservait n'était pas habilité à administrer les sacrements. En conséquence, et quels que

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

soient le temps et l'état des chemins, les "gens du cru" devaient assister aux offices de Longchaumois et y enterrer les morts dont le transport vers leur dernière sépulture pouvait durer deux jours, tant les chaussées étaient impraticables. Lorsque la ville atteint 500 habitants, l'Archevêque de Lyon autorise en 1723 l'établissement d'une église publique sur la rive gauche de la Bienne, malgré l'opposition du Curé de ce village et du Chapitre de Saint-Claude. Terminée en 1724, elle se compose de deux chapelles, d'un chœur semi orthogonal, d'une sacristie et d'un clocher couronné d'un dôme.

Cependant le curé de Longchaumois impose que l'église soit desservie par sa paroisse et que l'échevin de Morez s'engage à ne plus formuler de demande intolérable sur les sacrements et les fonctionnements de l'édifice et du cimetière. En 1728, le premier prêtre, nommé Claude Delatour, réside dorénavant sur les lieux mêmes de son ministère mais il est seulement habilité à dire sa messe. Sans rapport lointain avec ce représentant du culte catholique, rappelons que les gardiens du Cimetière de la ville s'appelaient...Delatour dans les années 1950-60.

Au fil du temps, les enterrements successifs des dépouilles sous le plancher de l'édifice nécessitent le déclouage des lattes, opération préjudiciable à la qualité de la prière et aux genoux des suppliants, gênés par l'odeur des quelques 80 corps en décomposition. Et ceci jusqu'à l'agrément des autorités religieuses en 1733 pour bénir un cimetière autour de l'église. Après moult remises en question de l'accord de 1728 et opposition des curés, échevins de Longchaumois et de Saint Claude, la succursale de Morez est érigée en "église paroissiale Cure" en obtenant son autonomie dans le domaine religieux...à l'exception d'une offrande annuelle de trois livres à l'Église-Mère et de l'exigence d'une autorisation expresse pour bénéficier de la concession d'un banc ou pour disposer d'une tombe dans l'église. Les Chavin Couraget et les Dolard eurent le privilège d'être foulés par les pénitents pendant les offices et par les notables de la "Confrérie du Gonfalon" réunis en robe blanche et coiffés d'un capuchon pointu masquant leur visage. La bénédiction de l'Église Notre-Dame marque en 1827 la fin des offices chrétiens sur la rive gauche de la Bienne. La Vieille église désaffectée est utilisée successivement comme salle de réunion ou pour les élections, en école de garçons à partir de 1836, en collège avec internat après aménagement des combles en dortoir et réemploi du presbytère démolit en 1855, en asile des vieillards de 1908 à 1915, puis en maison d'habitation. L'effondrement de la partie arrière provoque la programmation de la démolition de l'édifice et la création d'un comité de défense pour sa réhabilitation. Après la réaction très vive de la population, elle est réhabilitée grâce à des dons de particuliers et d'entreprises. Le clocher comtois à l'impériale est sauvé et les parties écroulées ou vétustes sont rénovées. Elle accueille depuis plusieurs décennies la société de Musique de Morez.

En quittant l'église et ses murs tricentenaires, nous continuons notre descente mais elle ne nous mène pas en Enfer ! Délaissons la rue de l'Horloge, dénommée actuellement rue Etienne Dolet, poète, imprimeur et humaniste français (1509-1546). Longtemps utilisée pour conduire le corbillard à l'église, elle est abandonnée au profit de la rue Pasteur moins rude à franchir. Signalons cependant la présence sur ce site, au cours de la seconde moitié du dernier siècle, du couvreur Roméo Storno dont les coups très matinaux sur ses tôles galvanisées réveillaient tout le quartier à trois cents mètres à la ronde. Il n'était pas le seul, et Noël Bourotte lui faisait écho de la même manière dans la Vieille église où il œuvrait à tour de bras, comme Albert Moureau au n° 6 rue Victor Hugo.

Abordons le centre historique de l'émaillerie de la ville, au n° 26 rue Pasteur.

LE QUARTIER DES EMAILLEURS

...Peut-être avant que l'heure en cercle promenée

Ait posé sur l'émail brillant

Dans les soixante pas où sa route est bornée

Son pied sonore et vigilant...

(A. Chenier-Iambes)

Morez ne peut prétendre avoir inventé l'émaillerie, dont les ateliers mosans puis ceux de Limoges se firent une spécialité bien avant la cité de l'horlogerie. L'émail commun recouvrant des objets de métal à usage domestique et empêchant l'oxydation fait florès aujourd'hui dans la fabrication des baignoires, cuvettes et autres accessoires ménagers. Mais l'émaillerie pratiquée vers la fin du 18^e siècle sur les cadrans d'horloges est un art délicat que les artisans de la Combe surent acquérir et transmettre aux générations suivantes. La peinture sur métal, apparue au 15^e siècle, n'est pas née dans la vallée mais a lentement évolué avec le temps et les perfectionnements apportés à la fusion (le frittage) adéquate du mélange (la fritte) de calcine, de sable et de sel appelé le "fondant". Dans son état original, l'émail s'apparente au cristal. Le vernis est coloré par les oxydes métalliques, refondu, coulé sur des plaques où la fritte se vitrifie en forme de galettes, lavé plusieurs fois, broyé dans un mortier en agate avec un pilon et étalé sur son support d'accueil en cuivre ou en or.

Solidifié et inaltérable, l'émail a fait d'abord la fortune des émailleurs suisses qui maîtrisent cette technique depuis des lustres. C'est d'ailleurs en Suisse que les horlogers jurassiens approvisionnent à coût excessif leurs cadrans de cuivre émaillé. Puis, encouragés par le succès de leurs réalisations, ils font venir sur place des émailleurs de renom. David Henri Huguenin d'Otrand, émailleur du Locle, est sollicité en 1755 pour venir s'installer à Morez. Il est signalé d'abord au bas de Morez vers 1775, puis à Morbier où il forme Cyprien Perrad-Petit-Valet dans leur récent atelier d'émaillage à l'art de "parfondre" les oxydes, en association avec Alexis Perrad. La présence d'émailleurs Suisses et Genevois est aussi attestée en 1777.

Puis les maîtres émailleurs de Morez se succèdent en nombre et en qualité, comprenant les larges débouchés liés au développement de l'horlogerie. Jean Baptiste Chavin est l'un des fondateurs de l'émaillerie à Morez vers 1779, suivi de Pierre Celestin Chavin et les frères communiens Ambroise et Jean Baptiste Jacquemin en 1781. Dix ans plus tard, le recensement post-révolutionnaire signale déjà 11 émailleurs qui rendent la ville quasiment indépendante de l'approvisionnement helvétique et la transforme même en exportatrice vers la Suisse. L'activité représente près de 10 000 cadrans émaillés, montés sur les horloges et les pendules. Parmi les artisans les plus en pointe dans ce domaine, citons la famille "*Lavalette*" dont le souvenir est éteint chez les personnes interrogées dans le bourg. Et pourtant, un Suisse Francis Gabriel Lavalette (1799-1867) s'expatrie à Morez, riche de ses connaissances en peinture sur émail acquises chez son père et de la dot de son épouse Marie Alexandre César de Septmoncel. Une partie de la descendance perpétue le savoir-faire. Jules Lavalette et sa sœur Lucie Désirée sont peintres sur émail. Le fils naturel de cette dernière, Aimé Eugène Lavalette, perpétue la tradition jusqu'en 1887 mais la succession n'est pas assurée.

En 1846, les Archives Départementales du Jura recensent 39 émailleurs et 14 émailleuses. La manufacture d'émaux "*Léon Renaud*", fondée en 1844, occupe 30 personnes en 1857. Les Jacquemin sont toujours dans le métier. Ambroise puis son fils Jean Bruno font fortune dans l'émaillerie mais seront contraints à orienter leurs productions vers

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

l'industrie du verre et de la céramique dans les années 1850. D'autres fabricants d'émaillage sur fer et sur cuivre se font encore concurrence en 1869 tels les "*Bourgeois Frères*", "*Abel Pia*", "*JV Renaud*" et "*C. Morel*" dit Cusin.

Beaucoup plus tard, les derniers peintres émailleurs sont regroupés entre les numéros 22 et 24 (anciennes adresses) de la rue Pasteur, aujourd'hui le n° 26. "*Adrien Caire*" et "*Jean Charles Rupé*" font concurrence à l'usine d'émaillage "*Forestier*". La place d'Armes avait la préférence des établissements "*Bergoend*" au n° 137 rue de la République. Tous rivalisent dans l'émaillerie illustrée par les boîtiers, cadrans de montres et d'horloges, clés et breloquiers et accessoires de toutes espèces, sans oublier les "*Cœurs de Morez*" destinés aux tombeaux du cimetière et les plaques d'immatriculation des ...vélos, lorsqu'ils étaient exigés par les forces de Police.

LES FORESTIER

L'usine de traitement de surface "*Forestier*" représentait la plus importante entreprise d'émaillerie du canton, après les "*Signaux Girod*", le premier fabricant français de signalisation émaillée dont nous évoquons le passage au n° 18 à quelques dizaines de mètres de là.

Les ateliers du n° 26 de la rue Pasteur sont édifiés vers 1882 par la veuve d'un certain Marc Fromont. À son décès, la maison passe en 1893 à l'émaillerie "*Herman et Paul Forestier*", fondée la même année. Le quartier des émailleurs s'élargit avec la construction de nouveaux bâtiments entre 1896 et la fin du siècle. De nouveaux agrandissements sont mentionnés après 1925 et vers 1930. La société occupe une vingtaine d'ouvriers entre les deux guerres dont un certain nombre de travailleurs à domicile. Elle devient "*Forestier Père et Fils*" en 1968 puis est transformée en Sarl en 1970. L'usine est équipée de fours à coke puis au gaz et d'ateliers de découpage et de bombage des plaques. Elle ferme ses grilles en 1983. Les quatre parties du site, qui ont subi diverses transformations et les outrages du temps, sont mises à la casse à la fin du siècle dernier. Converties d'abord en aire de stationnement, les surfaces seront bientôt utilisées pour l'érection d'un parking à étages.

L'histoire des "*Signaux Girod*" aurait pu être contée dans le chapitre concernant les émailleurs moréziens. Ayant le même grand aïeul, l'aventure et l'arbre généalogique de ses dirigeants sont groupés avec ceux des "*Girod Frères*" de la rue Pierre Morel.

En face de ce futur silo, des transformations sont envisagées. Les n° 3 et 5 de la rue Pasteur sont en cours d'étude pour la création en sous-sol d'un marché couvert donnant sur les numéros 30 à 36 du quai Jobez. Une nouvelle résidence, installée au premier étage et de plain-pied avec la rue Pasteur, est destinée aux personnes âgées qui abandonnent leur habitat trop isolé sur les hauteurs de Villedieu.

Le n°18 est le nœud gordien des grandes dynasties moréziennes dont les entreprises hantèrent les lieux : les "*Signaux Girod*", les "*Cottet Frères*" lunetiers avant leur reprise par les "*Marius Morel*", les "*Gauthier*" ébénistes, dont l'ancien local au n° 10 de la rue Pasteur est construit vers 1943-1945, et les "*Ets Seiler*" qui laissent un souvenir très mitigé.

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

LES GAUTHIER-NEVEU

A l'origine, un certain Bernard Vonau crée vers 1871 une usine de menuiserie ébénisterie. La veuve de cet Alsacien se remarie avec Auguste Gauthier qui diversifie ses productions avec les skis en bois. Une réclame de 1910 évoque la "grande fabrique jurassienne et articles de sport A. Gauthier". Le neveu, prénommé aussi Auguste, reprend l'affaire en 1921 sous la dénomination "Ets Auguste Gauthier Neveu". L'usine est incendiée mais il la reconstruit et se concentre peu à peu sur l'ameublement pour les opticiens. Néanmoins, l'usine élargit sa clientèle en développant considérablement sa gamme de produits qui place l'entreprise au premier rang des fabricants de cuisines en formica et en bois laqué. 50 personnes travaillent dans les locaux en 1939. Après la guerre, l'exploitation se poursuit malgré la concurrence qui entrave la marche euphorique de l'usine.

En 1956, Bernard Gauthier et sa sœur Marthe, épouse Jean Vaisse, prennent le relais. Celle-ci s'occupe du magasin de vente au n° 120 rue de la République. Ce numéro évoque les réunions très intellectuelles du "Cercle des Amis" encore en activité vers 1905. Ce déjà vieil immeuble abritait les voyageurs dans l'"Hôtel du Centre", situé au n° 116 et remplacé depuis des décennies par le débit de tabacs et bimbéloteries de Jean Vuillet-à-Ciles. Les "Mayet-Luquot" se sont intercalés au n°118 avant la construction de leur nouveau siège au n°139. Quant à Bernard Gauthier, il cède les ateliers de la rue Pasteur à la société "Girod" qui développe avec 25 employés leur fabrication de plaques de signalisation et de panneaux publicitaires émaillées. (Leur histoire est commentée dans un chapitre spécifique ultérieur).

Comme la société "Girod" déménage en 1970 à Bellefontaine, les locaux sont vendus en 1971 à la "Société Cottet Frères" installée à proximité immédiate au n° 26 quai Jobez. Celle-ci creuse un tunnel sous la rue Pasteur pour relier les deux sites et édifie bientôt une autre usine aux Buclets à Morbier. Le miaulement des rectifieuses et meuleuses, le raclement des étaux limeurs et des tours à chariot, le chuintement des fraiseuses de l'atelier mécanique couvrent les rumeurs discrètes des soudeuses de montures métalliques de lunettes dont les dirigeants se sont fait une spécialité.

En 1980, la Société "Cottet Frères" emploie près de 60 ouvriers à la rue Pasteur, effectif quadruplé en 1985, deux années après leur reprise par les "Ets Marius Morel". Ceux-ci quittent les lieux en 1986 pour s'installer dans les locaux "ODO".

Attardons-nous un moment sur la famille Cottet dont la renommée a dépassé les frontières de l'Hexagone. On retrouve leur arbre généalogique mixé avec celui de leurs repreneurs, dont le parcours est raconté sur le lieu de leur montée en puissance au n° 18 avenue Charles de Gaulle.

L'histoire des sociétés Cottet aurait pu se raconter sans détours si la dynastie n'avait pas éclaté en plusieurs branches avant la Grande Guerre, tant le désir de pouvoir et de liberté ont poussé ces entrepreneurs à respirer chacun de leur côté. Mais pourquoi s'en désoler quand les rameaux produisent de si belles fleurs dans le jardin de l'industrie jurassienne ?

LES COTTET

Le lignage des Cottet, issus de généreux mélanges depuis des siècles, sort de l'anonymat à Cinquétral au-dessus de Saint-Claude : l'aïeul est dans les champs et les vallons suspendus de Longchaumois puis on le retrouve douanier à Morez où sa descendance s'installe et prolifère. Ainsi Jean-Claude, né en 1803 à Morez, se déclare horloger, dans la combe bruyante des usines d'horlogerie et de lunetterie en pleine expansion et épouse une horlogère, Marie Julie Morel-Mottet : la première maison Cottet est née à Morez-dessus. L'héritier Jules, l'aîné de ses fils, naît en 1833 et reste fidèle à la tradition familiale, du moins dans la première moitié de sa carrière.

Horloger-mécanicien-constructeur à la tête d'une horlogerie de précision, Jules invente une pendule géo-cosmographique universelle qui marquera les esprits. Un exemplaire de cette pendule serait toujours en place au Vatican. Mais curieux des nouvelles technologies de l'époque et attiré par la lunetterie toute nouvelle née, il épouse une lunetière Marie-Amélie Vuillet. Ils auront six enfants. Quatre garçons survivront : Henri, né en 1862, Ernest en 1863, Constant en 1865 et Jules le jeune en 1872. La famille s'installe le long de la Bienne, au n° 11 quai de l'hôpital (le futur n° 26 quai Jobez).

Jules et Amélie y créent une maison de commerce de lunetterie et d'optique, dans des locaux composés d'"une grande maison à deux étages, en pierres et moellons, couverte en zinc, entourée de petits hangars à usage d'ateliers et de jardins de bonne taille", le tout "limité au Levant par le quai, au Nord par la rue du collège et au Midi par la rue du curé de Morez", et loué à la société de Marie (frères marianistes), propriétaire de ces bâtiments, qui étaient autrefois école religieuse... En 1902, cette première fabrique de lunetterie Cottet, dite maison Jules Cottet, est assurée auprès de la "France" et l'"Urbaine".

La fabrique devient progressivement manufacture avec "outils, machines et marchandises en quantité". À sa tête, on retrouve Jules et Amélie de concert avec leurs quatre fils qui investissent, nantissent et cautionnent afin d'acquérir outillages, machines électrifiées et nouveaux locaux dont une usine à Gouland (hameau des Rousses). L'objectif est de distancer les nombreux concurrents, car le métier de la lunette a pris son rythme dans la vallée bien avant 1900.

Une telle famille suppose des fondations solides. En 1898, Jules a déjà marié trois fils :

-Ernest Émile fut le premier à s'unir en 1887 à Marie-Sophie Lamy, une des filles d'Élie, de la fameuse lignée des Lamy : l'arrière-grand-père de Marie-Sophie est à la fois le petit-fils de l'aïeul Jean-Baptiste Lamy, fondateur de la dynastie et le beau-frère de Pierre-Hyacinthe Caseaux, l'inventeur de la lunette à fil de fer. Le couple aura plusieurs enfants, dont trois fils survivront : Henri Aimé Ernest né en 1893, Georges Louis, né en 1895, Julien André, qui naît en 1902. L'épouse d'Ernest, Marie Sophie a une jeune sœur Marie-Émilie, qui épouse Henri, l'aîné des fils de Jules en 1890. Ils auront un fils qui ne survivra pas.

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

- Constant épouse Marie Midol-Monnet en 1889. Ils auront trois fils.
- Jules (le jeune) se mariera plus tard, en 1900, avec Marie-Annette Étievant, et aura un fils, Raymond, en 1902.

Alors que Constant est à peine marié, Jules, malade, réunit ses quatre fils, les épouses et leur parle devant témoin. Il leur vend son entreprise le dix-huit Juillet 1898. Il meurt quinze jours après, entouré des siens, à son domicile du quai, où réside toute la famille élargie.

La première manufacture "Cottet frères" est née. En 1901, les quatre frères achètent la propriété du n°11 quai de l'hôpital (ancien numéro devenu n° 26) et n° 1 rue du Collège aux "Frères de Marie". Huit années de procédures judiciaires complexes s'en suivront, car la vente, qui a eu lieu avant la promulgation de la loi de séparation entre l'Église et l'État, est cassée par un liquidateur désigné par l'État. Les marianistes ne se sont en effet pas constitués en association comme il leur a été demandé : leurs biens sont séquestrés, "ils n'avaient pas lieu d'être vendus". Cela vaudra aux Cottet, reconnus de bonne foi, d'acheter une deuxième fois les bâtiments en 1909. Cette affaire ne décourage pas la fratrie toujours unie qui étend son territoire à Foncine-le-Bas : le onze Octobre 1904, ils y louent pour cinq ans un immeuble industriel à usage d'usine. Il s'agit de la propriété d'un constructeur électricien, "Bissor Berges & Cie", comprenant "un corps de bâtiment avec annexes" (hangar, canal et chambre de turbine) constituant une usine hydraulique. Elle abritera jusqu'à quatre-vingts ouvriers.

À Morez et Foncine, les quatre frères se répartissent la tâche : Ernest et Jules (le jeune) sont plutôt inventeurs et mécaniciens. Ils embauchent et veillent sur les ateliers et leurs machines, fragiles, parfois dangereuses et de plus en plus sophistiquées depuis l'électrification de l'usine en 1904. Henri et Constant voyagent, et si Henri est plutôt l'ambassadeur de la manufacture au Moyen-Orient, en Orient et en Russie, Constant est de préférence attiré par l'Espagne, découverte en 1888, lors de l'exposition universelle de Barcelone. Il y ouvre d'ailleurs - à son compte - une boutique d'optique en 1902.

La famille est prospère, en témoigne la carte postale de 1907 regroupant famille, contremaîtres et ouvriers.

LES COTTET D'ESPAGNE

En 1909, l'affaire des frères marianistes classée, Constant choisit de quitter le quai Jobez devenu trop étroit pour tenter définitivement l'aventure espagnole avec sa famille.

Ainsi les 3 enfants, nés en 1899, 1902 et 1907 de son union avec Marie Midol-Monnet, deviennent Fernando, Rolando et Renato. Le parcours de cette dynastie à l'étranger mérite d'être connu.

Barcelone d'abord, où l'on se souvient que Constant a ouvert une boutique, au n° 12 Puerta del Angel. Le succès est au rendez-vous : la maison Cottet et sa marque "FOE" (Optical Franco Espanola), deviennent une institution.

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

En 1915, Constant meurt et ses trois fils vont perpétuer en Espagne la tradition lunetière en se saisissant de toutes les opportunités offertes par l'époque. La marque "IO" apparaît à Barcelone. En 1930, Renato monte à Madrid où il inaugure une première succursale au n° 15 rue Principe.

Ses deux frères relancent la marque en Catalogne. En 1937, la guerre civile oblige la fratrie à se déplacer à Séville. Ils ouvrent une petite entreprise "*Industria Nacional de Optica*", la future "INDO". Le siège social est situé à l'Hospitalet de Llobregat où travailleront 1800 personnes à la fin du siècle. Elle développe des activités de fabrication et de commercialisation de lentilles et de montures de lunettes, des machines et instruments pour les opticiens et ophtalmologues. Les exportations grimpent et la firme est introduite en Bourse.

En 1956, un gigantesque thermomètre haut de cinq étages et pesant deux tonnes est placé sur le fronton de l'édifice à Barcelone, devenant le symbole de la ville. En 1980, l'entreprise décide d'acheter en Asie, "*Cottet Import, SA*", et se convertit peu à peu dans l'import-export de microscopes de marque "*Imcot*". Elle sera cédée en avril 1999 à un fournisseur de la firme "*Speed Fair Co*". En 1982, les Cottet se rapprochent de leurs clients et amorcent une politique succursaliste selon un plan continu d'ouverture d'une unité par an.

Le Conseil d'Administration de "*INDO Internacional SA*", qui opère à travers 17 compagnies dans 10 pays, est présidé de nos jours par senior Jorge Cottet Sebile (inventeur de microscopes pour centrer et bloquer les lentilles ophtalmiques). Celui de "*Cottet*" est dirigé par la signora Janine Cottet Sebile.

LES COTTET RUE PASTEUR

En 1909, de séparations en ruptures, l'entreprise "*Cottet Frères*" ne peut plus compter que sur Henri et Ernest, ce qui n'entame pas la bonne marche et le dynamisme de l'entreprise, comme on aurait pu le craindre. Les ateliers de Morez s'agrandissent grâce à de nouvelles constructions qui voient le jour en 1913 et en 1914. Henri est toujours par monts et par vaux, aidés par des voyageurs qui prospectent dans le monde entier ; en témoignent des contrats passés aussi bien en Europe, en Russie qu'en Inde... Russie où il voyage en 1917 et devient ainsi témoin muet de la Révolution.

Si la guerre de 1914-1918 freine l'activité liée à la lunetterie, les ateliers de mécanique sont reconvertis et participent à l'effort de guerre. Une société "*Cottet & Cie*" voit le jour. Elle produit des fournitures destinées à la Défense nationale.

La disparition de Constant en Espagne en 1915, le décès tragique de Georges Louis, le deuxième fils d'Ernest, en 1918 sur le front belge alors qu'il n'a que vingt-trois ans et les sévères blessures de l'aîné, Henri, marquent durablement cette période.

Au lendemain de la guerre de 1914-1918, l'oncle Henri, éternel ambassadeur de la marque, et Ernest sont rapidement secondés par Henri le jeune, rescapé de la guerre, et diplômé des Arts et Métiers. Julien le plus jeune

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

les rejoindra plus tard. En 1921, au décès d'Ernest, l'entreprise est florissante : deux cents ouvriers travaillent à Morez, quatre-vingts à Foncine... Une marque de fabrique de la maison Cottet est déposée au Tribunal de commerce en 1924.

Parallèlement, la famille du Quai s'agrandit : Henri le jeune a épousé Irène Mayet-Tissot, sa voisine, fille d'Eugène Mayet-Tissot, artisan lunetier installé à un clin d'œil de là, au n° 2 rue Pasteur. Eugène, originaire des Buclets à Morbier, est porteur lui aussi d'une tradition familiale horlogère : il innove dans le pince-nez sans soudure. Henri et Irène donnent rapidement naissance aux jumeaux, André et Georges, en 1923. Ce sera ensuite au tour de Julien de convoler et de donner naissance à deux enfants, Jacky et Josette.

Jusqu'en 1935, la vie au Quai est heureuse ; trois générations se côtoient harmonieusement. Mais en 1936 les deux Henri disparaissent brutalement et Julien se retrouve seul à la barre de l'entreprise "*Cottet Frères*", en attendant que les enfants et les neveux soient en âge de le seconder... Georges et André ont treize ans ; leur goût pour les études les éloignera longtemps du quai Jobez : Saint-Jean de Besançon puis Saint-Claude et enfin pour Georges Louis-le-Grand, l'École coloniale et la Sorbonne à Paris.

Pendant ce temps, Julien dirige la firme, aidé par son épouse et sa belle-sœur. Durant les années de guerre, la manufacture trace sa route future. Par la suite, André sera le premier à rejoindre l'entreprise familiale. Georges, plus hésitant, garde sa participation familiale mais crée à Paris une société "*Georges Cottet*" et ouvre un magasin d'optique, puis Jacky rejoint à son tour son père et ses cousins. Julien restera très présent, jusqu'à son décès en 1968. Conscients qu'il faut innover, les deux cousins André et Jacky Cottet veulent dynamiser l'affaire "*Cottet Frères*" mais les investissements sont importants... Georges et Josette décident alors de quitter la société.

Georges (1923-1987) suivra son "propre chemin lunetier" jusqu'en 1976. Ensuite, ses compétences de juriste le mèneront chez le diamantaire Favre de Saint-Claude, où il terminera sa carrière en 1985. Ses trois enfants prendront d'autres voies encore : médecine, Polytechnique et École Normale Supérieure.

Quant à l'entreprise "*Cottet Frères*", dynamisée et rénovée, elle suit une route jalonnée de hauts faits dans les années 70 et 80.

La firme se trouve bientôt à l'étroit dans ses locaux du quai Jobez. D'autant qu'elle anticipe ses ventes en France où elle acquiert la participation de nouveaux distributeurs pour renforcer sa présence à l'étranger. En 1970, les locaux de la société "*Signaux Girod*" du n° 18 de la rue Pasteur sont libérés après son transfert à Bellefontaine. Les Cottet les achètent en 1971 et relient l'atelier du quai Jobez au nouveau bâtiment.

La firme se déploie dans le monde entier, en particulier vers les Etats-Unis où les montures "*Cottet*" rencontrent un succès remarqué par la concurrence. Les demandes affluent en grandes quantités et pour y répondre, il est décidé de construire une usine à Porto Rico, territoire associé aux Etats-Unis d'Amérique et

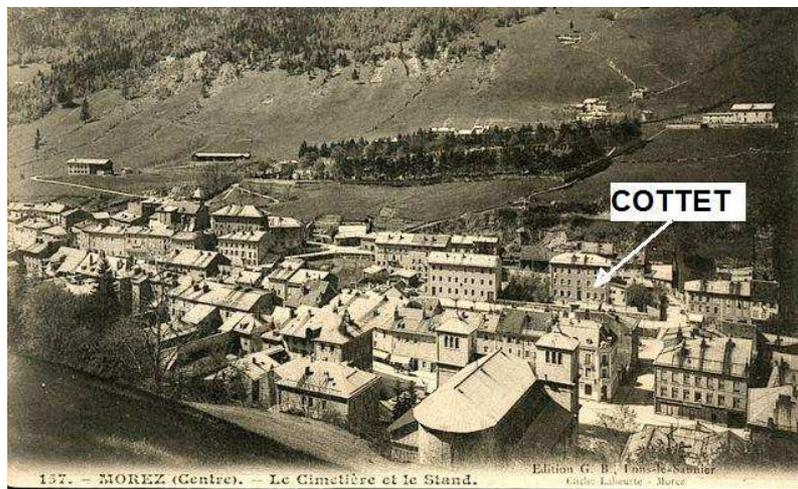
MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

campé sur la mer des Caraïbes. Les Cottet s'équipent de matériels sophistiqués. L'électronique envahit tout le cycle de production, de la conception des outillages à la livraison. La qualité est placée sur le piédestal des normes européennes ISO. Les gestionnaires des ateliers dynamisent les processus de fabrication par GPAO (Gestion de Production Assistée par Ordinateur). Le bureau de design exploite les mouvances de la mode, et les produits suivent ou pressentent les tendances. Les concepteurs travaillent étroitement avec les fabricants d'outillages et l'usine.

Les efforts conjugués des dirigeants et du personnel sont payants. Le vent du succès souffle sur la maison. L'effectif gonfle progressivement de 60 à près de 200 et on doit envisager un prochain déménagement. Une usine beaucoup plus spacieuse est érigée à Morbier. L'effectif quadruple au début de l'ère mitterrandienne mais les affaires ne tournent plus aussi rondement. Il est décidé de vendre les deux sites. Celui de la rue Pasteur n'est pas encore déserté, malgré le déménagement à Morbier où l'entreprise s'est installée au n° 117 route des Buclets.

En 1983, Cottet Frères est vendue aux "Ets Marius Morel", qui prennent possession des surfaces du quai Jobez et de la rue Pasteur, mais leur histoire sur le site ne dure pas. En 1986, ils occupent le n° 18 avenue Charles de Gaulle pour une aventure qui se poursuit en 2009 sous le nom de "Morel France" sur l'emplacement des Cottet à Morbier.

Vue du Morez-Dessus vers 1920



Crédit photo Pascale Barba (carte postale ed. G.B. Lons le Saunier)

PELERINAGE SOUS LES MOUGUETTES

(Suite)

C'est la société lunetière "*Georges Seiller*" qui prend la relève des "*Ets Marius Morel*" de la rue Pasteur. La location dure deux années avant son mouvement en 2001 au n° 24 rue Wladimir Gagneur. Les locaux restent inoccupés jusqu'à leur reprise par une entreprise spécialiste de la décoration et des traitements de surface, "*Surfaces Synergie Groupe*". Ses ateliers de conception et de réalisation cesseront leur activité à cet endroit. Nous en reparlerons lors de notre passage à la rue de l'Évalude où la compagnie a pris possession des locaux de Jean-Pierre Jeunet après l'arrêt de sa société "*Jeunet*". Aujourd'hui, les ateliers sont vacants.

Le n° 16 a vu les caves du marchand de bières "*Alphonse Vandelle*" avant l'installation sur les deux niveaux supérieurs de l'agence d'assurances "*Aviva Labourier*", la plus ancienne de Morez et qui aura 100 ans en 2011.

L'entrepôt industriel des "*Gauthier*" occupait le n° 10. La célèbre ébénisterie menuiserie côtoyait les "*Bains Publics*" implantés sur le quai. Le n° 1 de la rue Pasteur, leur ancienne dépendance construite pendant la dernière guerre, est réaménagé en restaurant pour les élèves du "*Collège Privé Notre Dame*" du n° 28 quai Jobez. Les habitants du n° 2, au débouché sur le quai Jobez, ont-ils oublié Eugène Séraphin Mayet-Tissot, le fameux inventeur de pince-nez et oncle par alliance d'Henri le Jeune de la grande dynastie des Cottet ?

Quant au magasin du n° 120 rue de la République, toujours propriété des Gauthier en 2009, il est vide depuis une vingtaine d'années.

À suivre

Usine Jules Cottet n° 11 rue de l'Hôpital (numéro actuel 26)



Cliché publicité de Pascale BARBA

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

Les tours vues du n° 216 rue de la République



Photo Bernard Gabriel-Robez

MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS